

Ma banlieue d'origines



Ma banlieue d'origines

Recueil réalisé par le TdN en octobre 2012,
dans le cadre du projet :

Mémoires & Histoire au-delà du périph'.

www.audeladuperiph.fr

Graphisme - mise en page : Adrien Gaspard

Coordination - médiation : Sabrina Noiret

Direction du projet : Dominique Falcoz



TdN - Théâtre de la Nuit, 18 av. du Pdt Salvador Allende,
94110 ARCUEIL Tél : 01 47 35 18 00 .

contact@audeladuperiph.fr - Siret : 39104598600026

Origines, identités, migrations, sentiments d'appartenance,

tous ces mots sont piégés, tabous, ils convoquent aussitôt tous les fantasmes. Mais comment ça se développe, ici, le sentiment d'appartenance ? De quoi ça se nourrit le terroir, dans nos territoires ?

Dans nos banlieues, dans le 9-2, 9-3, 9-4..., ça ne va pas de soi. Rien que le mot «banlieue», et tout ce qu'il charrie..., ça ne fait pas forcément envie. Et puis, on vit tous ici, bien sûr, mais on vient aussi d'ailleurs : de Paris ou du bout du monde, venus par désir ou par nécessité. Sur 1, 2 ou 3 générations, nos histoires de familles sont nourries de ces migrations diverses, économiques, politiques, rurales, urbaines, collectives ou personnelles, mythifiées ou très peu racontées.

Alors, est-ce qu'on s'identifie aux endroits où l'on est né, où l'on habite, où sont nés nos parents, voire nos grands-parents, ou pas du tout ? Quelles images, quels récits, quels repères transmettons-nous ? Et qu'est-ce qui nous enracine, ou pas ?

A chacun sa réponse, souvent complexe, évolutive, née d'un parcours singulier, fruit d'une trajectoire individuelle.

Pour aller au delà des fantasmes, nous avons donné la parole aux habitants, jeunes et anciens, écouté leurs histoires, interrogé leurs ressentis, donné à voir les traces qu'ils en gardent, et qu'ils ont bien voulu partager.

Dominique Falcoz





1ers passants 1ères rencontres

Paroles recueillies en juillet et décembre 2011, auprès de passants, sur la place du marché du Chapeyron Vert, et d'habitants rencontrés dans la ville.

Fanny

Il va me falloir déménager, c'est dur à 85 ans !

Je suis arrivée en 1950 à Arcueil, il n'y avait aucun HLM à l'époque !

J'ai vu poser la première pierre de la cité Paul Vaillant Couturier en 1951, et celle des bains-douches municipaux en 1952.

J'ai habité rue Cauchy car j'étais employée aux bains-douches avec mon mari.

Je faisais partie de l'association « comité laïque » qui animait toutes sortes d'activités pour les habitants d'Arcueil, et je militais à la CGT.

J'habite au Chaperon Vert depuis 1963 dans un F3.

***Mon bâtiment va être démoli !
Il va me falloir déménager :
c'est dur à 85 ans !***

Mon père et ma mère sont venus de Pologne en 1924, avec mes deux frères nés à Varsovie.

*Moi, je suis née à Paris.
Mon père est mort en 1936 et ma mère s'est retrouvée veuve avec trois enfants.*

Elle était couturière à domicile à Paris, dans le 19e.

En 1937, elle m'a envoyée en colonie de vacances dans le Morvan.

En 38 et 39/40, j'y suis retournée, j'y suis restée un an chez des paysans pour soigner une primo-infection.

Dès le début de la guerre et des mesures anti-juives, ma mère m'y a renvoyé pour me cacher.

Malgré la pension payée par ma mère,

je travaillais comme une bonne dans cette ferme très pauvre.

*Mes frères sont entrés dans la Résistance. Ils avaient de faux papiers avec des noms français. Ils en ont gardé les prénoms après la guerre, et ainsi Alfred et Joseph sont devenus français ainsi que ma mère en 1947. **Tout ça m'a forgé mes idées de militante** que j'ai gardées toute ma vie.*

C'est à Souillac, au festival de la jeunesse, que j'ai rencontré mon futur mari. Nous partagions les mêmes idées.

Il n'était pas juif, cela ne plaisait pas à ma mère.

Je l'ai quand même épousé et nous avons eu deux enfants : un fils et une fille qui habitent Villejuif aujourd'hui.



Raphaëlle

Ici, on n'se sent pas jugé.

Mon père c'est un metteur en scène, très connu. J'avais rencontré le papa d'Hugo, mon fils, mais ça s'est mal passé. Mon père a contacté la mairie, du coup on habite là.

Oui, on peut avoir un père connu et être en galère.

Y a pas beaucoup d'aide pour les femmes seules. Les femmes seules, les familles autour, ça les angoisse.

Pas mon père, mais le milieu artiste, très bourgeois, bobo dans lequel j'ai été élevée.

Je me suis éloignée du milieu pendant un temps : les gens comprennent pas forcément que je puisse être en galère, vu le milieu d'où je viens. Je me sentais mal côté familial :

c'est pas que j'ai honte mais j'aurais pu faire mieux. J'ai la honte de pas avoir bien réussi.

Avant, j'habitais à Saint Germain et j'étais vendeuse à Versailles.

Je vais bosser dans les quartiers chics, ils paient mieux.

J'ai pas eu mon bac, mais je suis débrouillarde.

J'ai vécu à Londres, en Italie, je me suis débrouillée.

A la base, je voulais pas habiter ici, j'étais pas très contente mais j'avais pas le choix. Mon père a pensé que ça pouvait me convenir. Oui au début j'ai trouvé ça difficile, pas « très » difficile mais...

Quand mon fils est allé à l'école, là j'ai créé des contacts. C'était le contraire de cet entre nous, toujours entre nous, d'avant. Ici ça m'a fait comprendre, ça m'a fait ouvrir les yeux.

Ici, on n'se sent pas jugé.

La plupart des copains de mon fils ont des problèmes, forcément, c'est une école ZEP. Ils font plein de trucs, le côté festif qu'il y a souvent.

Et le centre de loisirs pour les contacts. Y a un côté parlé, faut pas faire attention,

mon fils parle un peu racaille, ça j'ai du mal.

Je pense que c'est bien pour lui de voir la réalité de la vie.

Je garde des enfants dans le 7e, ils voient pas, ils s'intéressent pas à ce que vivent les gens.

La ville pourtant, elle est pas très gaie, mais ça change, tant mieux, ça va être neuf.

Y a des espaces verts, des parcs où les gens se retrouvent pour parler.

Ça a un côté campagne, du coup je sors beaucoup moins sur Paris : les vide-greniers, c'est cool, le carnaval, les fêtes !

Maintenant je veux rester ici. Ma petite sœur aussi, elle a flashé ici. J'aime pas Paris, je préfère ce côté province.

Oui, si j'avais le choix entre Paris et ici, je choisis ici.



Anonyme

C'est difficile, la solitude !

*Je suis arrivé du Portugal en 64, à 28 ans, une dizaine de copains, ensemble. **J'ai laissé, mon père, ma famille, femme et enfants.***

Là-bas tout était cher, et on trouvait rien de ce qu'on trouvait ici. Et puis il y avait plus de liberté.

On fait presque tout le voyage à pied, ou serré dans un camion, comme des sardines.

Quand j'y pense, j'ai honte de mon passé !

On se fait embaucher par un Italien, on obtient une carte de travail.

On habitait une cabane, à côté du chantier. Les équipes de maçon ?

*Chaque cabane accueillait 5 personnes. **De 8 heures à 5 heures, c'était comme vivre directement sur le chantier.***

20 ans avec le même patron !

Dans le métier, y avait beaucoup d'accidents. On travaillait dans le vide à 30-40m de hauteur.

Y avait beaucoup de travail, et beaucoup d'étrangers.

C'était difficile avec les italiens, les polonais, les algériens.

C'est difficile quand on parle pas français, qu'on connaît pas la monnaie. Faut faire attention y a des gens qui profitent quand on connaît pas.

C'est difficile, la solitude !

Mais, ma vie maintenant, c'est ici.

*Mes racines, c'est ici, mes enfants sont nés en France, ils parlent pas portugais. L'une est à Villejuif, l'autre est prof de gym, **je suis fier d'eux.***

***Ils nous croient pas vraiment** parce qu'ils sont pas passés par là.*

La valeur du sacrifice, ça tombe pas du ciel, tout ça. Mais ils sont bien. Ils ont bon espoir.



Suvy

Quand je suis partie de Finlande, j'planifiais pas.

Arrivée en France en 1980.

La Finlande jusqu'en 1971, l'Angleterre jusqu'en 77, puis un passage par le Canada, Montréal.

Faut voir ce qu'était Londres dans les années 70.

J'ai connu mon mari là-bas.

Il vient de Vendée, d'une mère espagnole, le seul garçon.

Nous sommes allés à Niort chez ses parents, un an et demi.

Richesse rêvée de la France, j'ai beaucoup lu, vers 13-14 ans Camus, Sartre...

Tout le monde est dans les cafés à discuter de choses importantes.

Adoré l'architecture, la campagne, ici, les villages, c'est beau à voir.

Pour comprendre un étranger, les anglais font la moitié du chemin, ici c'est pas encourageant, les gens te croient avec un QI de 45.

Les débuts ont été durs, pour la langue c'était pas facile. On parlait en anglais avec les enfants.

Quand je suis partie de Finlande, j'ai suivi les occasions, l'aventure, les ouvertures, j'planifiais pas. Je pouvais aller chez moi quand je voulais, j'y allais une fois par an.

10 ans à St Etienne jusqu'en 91, puis l'Oklahoma. Là, j'ai pleuré. Où est la joie ? Où est la mer ? Le Canada, L'Amérique, c'était loin, personne, les amis ailleurs. Même si c'était dur on a beaucoup appris.

Après, le rêve ! Arcueil en 97 !

On avait cherché pas loin, quelque part où on pouvait aller à Paris à pied, quand il y a des grèves.

Quand on a trouvé, j'ai dit, c'est ici.

Après l'Amérique, retrouver le bus, les transports publics, tu peux marcher, pas forcément la voiture pour tout faire.

Les enfants, ils se sentent français, mais très finlandais aussi. Ils passent Noël en Finlande. Au début, c'était deux petits américains.

Moi, je me sens étrangère, mais pas immigrée. *Les immigrés c'est pour le travail. La nationalité française ? Pourquoi ? J'ai les mêmes droits que les français et à la préfecture, c'est tellement compliqué, une valise de papiers. J'ai pas vu l'intérêt. Je me sens beaucoup européenne.*

Ya des gens quand ils entendent un accent, ils font semblant de se concentrer, froncent les sourcils, pour montrer qu'ils comprennent pas, aussitôt je parle mal. L'accent, c'est pas un complexe, ni un atout. Quand tu comprends une langue, tu observes différemment. Il faut toujours chercher les choses positives, il faut survivre.

Quand les racines sont respectées, tu commences à fleurir.



Saïd

Nous, on est partis sur le qui-vive. J'ai mis 20 ans à me poser !

Mon père est venu en France en 1948. Militaire dans l'armée française, il a fait la campagne d'Italie et de France.

Son père avait été mobilisé en 1919, il était livreur de lait. On l'appelait l'Allemand car il avait les yeux clairs. On le prenait pour un allemand déguisé en Berbère.

C'était la misère noire en Kabylie à cette époque.

À 9-10 ans, mon père allait avec le bourricot faire 100km jusqu'à Sétif, pour vendre les olives.

Mon père est venu ici pour travailler et comme militaire.

Il a travaillé dans les mines, mais il ne supportait pas de travailler dans le noir, en souterrain. Il a fait une formation de maçon, un très bon maçon.

Il est parti seul. En Kabylie, il y avait mes frères, mes sœurs, et moi.

Il revenait chez lui sans problème comme il était français.

Il envoyait de l'argent et il en mettait de côté ici, il avait plusieurs patrons.

Moi jusqu'en 57, j'étais dans le village chez mon grand père. Quand ils ont bombardé au napalm, ma mère a perdu cinq frères et sœurs, et sa mère.

On est parti, on a marché à pied jusqu'à Alger, chez mon frère.

Mes parents ont mis très très longtemps avant de parler.

Arrivé en 59 à Ivry, chez un cousin.

On habite chez lui quelques mois, et on trouve deux chambres dans un hôtel délabré du 13ème arrondissement.

On vivait à six dans deux pièces.

Vivre à l'hôtel à Paris, c'était moins cher à l'époque. Puisqu'on bossait juste à côté, ça permettait de faire des heures supplémentaires.

On mangeait à l'hôtel, le bistrot c'était pour voir la télé.

Mon père nous a emmené car il craignait pour nous. Il pensait qu'on serait plus en sécurité en France.

C'était la guerre, juste avant Charonne, tout le monde avait peur de tout le monde. On disait que l'OAS, le FLN allaient mettre des bombes. Y avait des dénonciations, on était perquisitionné, à chaque fois, la police mettait la baraque sans dessus dessous.

Ma mère, elle voulait économiser, pour avoir une maison.

On économisait sur tout. L'hôtel avec le bistrot, c'était pas sain pour des enfants. On a eu une maison en 1973.

Mon père et ma mère disaient, on va retourner là-bas. À 80 et 87 ans, ils sont toujours là. Ils ont une sorte de nostalgie, moi aucune.

Ma mère, elle a beau dire, elle ne retournera jamais.

Afifa

Beaucoup de gens ont des maisons là-bas, mais ils restent ici. J'en connais un, il est rentré au bled, trois mois après il revenait.

En fait, on se construit là où on vit.

Mon fils, il a de moi cette agitation, toujours à l'affût, il croit qu'en s'agitant on le reconnaîtra mieux ; c'est un inquiet, comme moi.

Voilà ce qui reste de cette histoire, l'inquiétude.

Il faut toujours prendre les devants, sur le qui-vive. Nous, on est partis sur le qui-vive. En alerte. Avec les perquisitions, on était toujours prêts à partir.

Ce qui marque le plus, c'est l'urgence, partir c'est l'urgence. Moi, j'ai jamais pu me fixer. Quand on déménage tout le temps, c'est aussi une migration, une nostalgie.

J'ai mis 20 ans à me poser !

Soit on rentre ensemble, les 2, soit on reste les 2.

Je suis pas venue parce que c'était la misère, là-bas j'avais bac+5.

Je suis pas ici parce que là-bas j'ai rien, là-bas j'étais chef comptoir à l'aéroport de Constantine.

Là-bas je travaillais, je me sentais très bien.

Depuis 4 ans, je suis ici, Mon mari, il est là depuis 19 ans, lui. Vétérinaire en Bretagne, Algérien naturalisé. Il étudiait et a choisi de rester.

Moi, pour rentrer, ça dépend. J'ai pas ma famille ici, mon mari non plus. Moi je veux bien rentrer, on est mal dans notre peau ici. Toujours inférieurs, surtout une femme voilée, on est mal vu. Lui il a fait sa vie ici, 19 ans, il a pris l'habitude.

Ici, moi je souffre !

Dès le début j'ai eu du mal à m'adapter, la famille, le pays.

Ici je me suis trouvée entre quatre murs. Avant, je portais pas le voile, quand on porte le voile les regards changent, comme si on était pas civilisés.

Du coup, côté boulot on peut même pas chercher. Les gens nous adressent la parole comme si on était des analphabètes. On est immigrés, mais on est des cadres ! C'est le bon dieu qui a voulu ?

Les premiers mois, c'était dur.

Je suis tombée sur des gens qui sont hyper gentils.

De nature, je suis un peu méfiante, je regarde d'abord comment les gens sont. Le plus important c'est le respect.

Arcueil on est tranquille.

Heureusement maintenant j'ai trois gosses. Mon mari, les enfants se sont habitués ici.

Ils sont bien ici, ils s'adaptent là-bas. Alors, soit on rentre ensemble les deux, soit on reste les deux.

Anonyme

Moi, je suis à l'aise partout !

Moi, je suis banlieusarde, née dans le 93, le 9-3 comme on dit.

Je voudrais partir en province, pour vivre mieux, à la campagne.

Evidemment quand on est jeune à la campagne, faire 30 km pour aller au ciné ! Mais ici, une fois qu'on a des enfants, je trouve que c'est invivable.

Mon compagnon aussi, il est né ici, ses parents aussi, son grand-père est italien. Je me souviens qu'il a raconté qu'il y avait des jardins potagers, ici.

Moi, je suis à l'aise partout, Paris, Banlieue, Province.

Je suis là depuis 3 ans, je connais personne, je cherche pas. Quand j'ai habité en province, j'avais bien fait connaissance avec les gens. J'avais mis un faire-part pour la naissance de mes enfants, ils ont tous fait un cadeau.

Ceci dit, dans des ensembles comme ça,

il y a des atmosphères de village, c'est pas anonyme.

Mais, je supporte plus la mentalité, le bruit, j'ai hâte de partir, le bruit du sèche-linge à 4h du mat, les mobylettes.

J'aimais mieux ma vie d'avant le chap'. Au début c'était bien, pourtant y avait des grandes familles. Mais les parents étaient là, on avait pas le droit d'aller sur les pelouses.

Mes parents sont venus du nord, mes racines sont de là, j'étais imprégnée de ça. Ma grand-mère avait une papeterie, les rentrées des classes c'était génial !

Les cousins cousines, ils sont nombreux, mais éparpillés, en Bourgogne, dans le Berry. Ceux qui sont nés là, les familles, là, c'est étouffant.

Pour moi, adulte, on va voir ailleurs.

Sylvie

C'est difficile de se sentir de quelque part.

Moi, j'ai grandi en Normandie.

J'arrive à Paris en 1980, pour des études de pub. C'était l'éclat' génial, les expos, le pouvoir d'achat !

Les premières années, très contente de Paris.

Une fois mariée, l'appart' à Antony, c'était trop grand, trop cher. Divorcée, je trouve à Gentilly, côté maison.

La banlieue très proche, ça reste village, plus que les banlieues plus lointaines, y a les petits oiseaux le matin.

Ensuite, overdose des transports. ça a été dur au début, la banlieue. De Paris, ici c'est le cauchemar.

La mer ça me manque, ma famille est là-bas.

Dès que j'ai fini, je trace en Normandie.

Marie Aimée

Ici, c'était un changement de vie, radical !

C'est difficile de se sentir de quelque part.

Ma mère est italienne, mais il me reste pas grand chose. Les grands-parents parlaient pas le même italien.

Dans la communauté italienne, on poussait à partir, on coupait les liens.

Dans le Piémont ils laissaient la misère, la culture, ils préféraient couper les ponts. Ils avaient pas de chaussures, alors ils se les passaient pour pouvoir monter dans les trains.

Au bout de 50 ans, ils parlaient pas bien, mais y avait pas l'idée de retour.

Ils bossaient dur, ils se projetaient dans la réussite des enfants

Tous ces sacrifices pour les enfants... que pour les enfants.

Arrivée à Arcueil en 78, avenue Lénine, au foyer pour tous, une société privée de HLM. La poste m'a proposé un appart' à Arcueil. J'habitais à Paris, le quartier de la Roquette.

J'ai pas choisi, j'avais le boulot à la Poste à Montparnasse puis Vaugirard. Ca me plaisait la proximité de Paris, c'était verdoyant.

A Paris je vivais jeune, célibataire. Ici, c'était un changement de vie, je venais d'accoucher, un changement radical.

C'était plus facile, plus relax ici, ici c'est tranquille. Je pouvais garer ma vieille 2CV. Puis j'ai eu la place en crèche au chap'.

Aujourd'hui ma fille est à l'étranger, instit' en Asie.

J'ai eu envie de partir, je voyais pas de solutions à Arcueil.



Mais ce que je suis pas sûre de trouver, ailleurs ?

La convivialité, la maison des solidarités, les contacts faciles.

Et les cours de dessin, c'est bien.





Des mères courage

Collecte de témoignages et de photos, de décembre 2011 à avril 2012, auprès de femmes rencontrées au « colis des anciens », aux ateliers cuisine, écriture d'Arcueil et Gentilly.

Josiane M.

Le plaisir des gens simples !

Je suis originaire de Montereau, en Seine et Marne. A 80 km de Paris, c'était la campagne, on traversait la Seine et l'Yonne. Mes parents cultivaient des jardins ouvriers, pour nourrir la famille. Ils se levaient au lever du jour et rentraient à onze heures le soir.

Les légumes ne poussaient pas tout seul. Mais on ne manquait de rien.

L'après-midi, ils me faisaient une cabane sous un arbre, avec une toile de jute. Ah, le bonheur d'être allongée au-dessus de la luzerne fraîche. Les déjeuners sous les saules, baignés dans les parfums, sous le pêcher en fleurs, une cathédrale de fleurs roses bourdonnantes.

Le souvenir du lait chaud que je buvais lorsque j'allais remplir la laitière à la ferme.

Les rares fins de semaine, avec nos parents, en terrasse, dans un petit café, on commandait **une canette de bière** et de la limonade, on se retrouvait autour d'un verre de panaché :

le plaisir des gens simples.

Mon départ ? C'est la contrainte financière qui m'a poussé.

Fallait gagner le sel de ma soupe. J'avais mon diplôme de couturière. Toutes les filles de la campagne devenaient sténo ou couturière, on n'avait pas vraiment le choix.

J'avais un diplôme mais pas de travail. Fallait monter à Paris.

Un emploi à la banque, une petite chambre au Palais de la Femme, j'étais jeune. Pour les femmes de l'Armée du Salut, j'étais une brebis égarée.

Et puis **la rencontre avec mon mari et l'installation à Gentilly** : un petit logement, rue Raymond Lefevbre, les toilettes dans la cour, et un bac pour laver le linge, à partager avec les voisins.

1962, le Chaperon Vert, l'impression d'habiter une villa, avec tout le confort intérieur : les repas sur le balcon les soirs d'été, les regards complices qui s'échangeaient.

Habiter le Chaperon Vert ? J'y suis bien, certains ne comprennent pas.

Mon appartement me plaît. J'aime la vue, l'horizon, les levers de soleil le matin. L'aube du soir qui descend sur la ville, les lumières des appartements, **et cette petite lueur bleue au loin**, mon repère la nuit.



Monjia B.

Comment ça m'arrive, à moi ?

Tunisie-Paris 1972.

Une fille 6 mois, un garçon 1 an.
Une chambre de bonne, au 10e étage,
c'est ça la France ?

Lui, travaille comme plongeur à l'hôpital.
Moi, je pleure tous les jours.

Je suis venue en France pour être bien,
un an après c'était fini. Petite fille
malade, bec de lièvre, souffert beaucoup
pour elle, nourri la fille avec un tuyaou,
comment ça m'arrive, à moi ?

Heureusement elle est née ici, elle a été
soignée, les gens m'ont aidé, **des
français m'ont aidé, et l'hôpital,
heureusement !**

Maintenant, elle travaille à la mairie,
mariée avec un français, mais quelqu'un
de bien, beau, les yeux bleus.

Avant en Tunisie, je travaillais dans le
coton, avec mes parents.

Chez Groupama en Tunisie.

Ma mère, elle est morte dix jours après
mon mariage.

La Tunisie, c'était très bien, mais...
y avait la police qui commandait. Et y en
avait que pour les riches là-bas, les
pauvres on les voit même pas.

Au début ici, j'étais bien avec mon mari,
mes enfants, c'était ça le principal.
Jusqu'à la maladie de ma fille.

Le mari alors, il repart en Tunisie. Il fait
une petite maison pour nous. Mais il est
mort, un AVC, trois jours après qu'on soit
venu le voir !
Un an à pleurer !

**Je rentre en France, pour les
enfants, ils sont nés en France.**

Un des fils, 13-14 ans, il a pas pu rentrer
avec nous.

La Tunisie voulait pas le laisser revenir.
On a fait tous les papiers pour les autres
enfants français, mais lui, pas eu les
papiers. Mon fils, resté deux ans comme
ça.

Quinze ans gardienne rue Cauchy, après
ils m'ont donné le logement ici.

**Moi j'ai été malheureuse avant,
alors j'aide les gens.**

Je vais à la Mairie, ils me donnent les
clefs de la salle. Moi je sors, j'ouvre la
salle, de 14h à 18h tous les jours je suis
là. On fait la cuisine, **il faut pas rester
seule, il faut fréquenter, parler,
venir.** Y a les « femmes solidaires ».

Vous savez, j'ai souffert, j'ai vieilli,
je suis courageuse. Et surtout les
enfants, sauf un, ils travaillent !

Les enfants ? Heureux.



Colette M.

Elle était institutrice, lui rêvait de monter son affaire.

Je suis née à Gentilly, ma famille vient de Seine et Marne, La Ferté Gaucher et Sourduin, à côté de Provins.

Mon père, voyageur de commerce pour un patron à Romilly, il parcourait les routes de campagne pour vendre du linge de maison.

Son collègue avait une fiancée, du côté de Provins, il lui a présenté, mon père est tombé amoureux... de la sœur, ma maman.

Elle était institutrice, lui rêvait de monter son affaire.

C'est un oncle qui lui a trouvé un petit commerce, à Gentilly.

Ils logeaient dans une petite chambre, au-dessus de la boutique. Ma sœur et moi, nous étions en nourrice, les premiers temps.

Mes parents, ils m'ont transmis l'honnêteté, et le goût du travail. Pour eux les fériés et les dimanches, ça n'existait pas.

J'ai repris le magasin.

Nous vendions de la bonneterie, de la lingerie, de la parfumerie, des jouets, de la

papeterie. Nous avons une clientèle fidèle. Tous les lundis, on allait à Paris pour l'approvisionnement.

À l'époque, dans notre rue, il y avait toutes sortes de commerces : deux épiceries, un grand marchand de légumes, un grand boucher de cheval...

Dans notre immeuble, il y a trois escaliers. A l'époque, tout le monde se connaissait. Il y avait moins de mouvements.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus que deux des anciens habitants.



Rose S.

Mon pays perdu, perdu... comme à la loterie !

Ici, je suis Rose, là-bas, mon nom c'est Bokéo.

Bokéo ça veut dire... mine de pierres précieuses... à cause de la ville où je suis née.

J'ai quitté le Laos en mai 1975.

Le 8 mai le mariage de ma soeur, et 3 jours après, les manifestations, le renversement du pouvoir. C'était trop dangereux pour ma famille.

*La traversée du Mékong en pirogue, les bagages lourds, **les six enfants sous le bras, je n'ai pas eu peur.***

Quelques mois en Thaïlande, puis nous partons pour la France. On disait qu'en France, l'instruction était gratuite. En Thaïlande, c'était très cher.

Le gouvernement français s'est très bien occupé de nous.

Pris en charge par la Croix-rouge à Port-Barcares, dans un centre de réfugiés, puis hébergés chez des cousins, à Mantes-la-Jolie.

Les premiers temps, j'espérais retourner dans mon pays. La situation était passagère, tout allait rentrer dans l'ordre.

*Longtemps...
j'ai gardé cet espoir... enfoui.*

1979, finalement, je demande la nationalité française, pour le travail et pour les enfants, je voulais qu'ils soient acceptés.

Les premières années, je parlais beaucoup du Laos. Aujourd'hui, je me sens française.

*La France, je m'y suis habituée...
Ca fait plus de 30 ans que je vis ici !*

***Mon pays... je l'ai perdu,
perdu... comme à la loterie.***

Là-bas, c'était plus facile. J'étais commerçante, pour manger, vivre, il n'y avait pas de souci.

***En France, il faut se battre,
tous les jours... et toujours courir.***

Là-bas, privilégiée, j'avais du monde pour m'aider, s'occuper de mes enfants. En France, il a fallu se débrouiller, élever les six enfants, tenir la maison, seule, et toujours courir.

Ici, je suis devenue championne, à tout faire !



Emilienne T.

Il fallait prendre un autre virage, quitter le village, on m'avait dit.

Je suis née dans la Charente inférieure, un petit village pas loin d'Angoulême.

*Dernière d'une famille de sept enfants, **une éducation stricte, la pauvreté sans doute.***

4km à pied matin et soir, pour aller à l'école.

Il y avait une colline, les champs autour et derrière, le lavoir, où les femmes lavaient le linge. Nous passions devant, nous jouions à attraper les têtards et à tremper nos pieds.

*Plus tard, un autre village, près de la forêt et de la nationale : **l'époque** où je ne quittais pas ma bicyclette, **l'époque** où nous allions danser dans les bals, avec les copines, le dimanche.*

Je me souviens, l'installation des américains, ces camions qui défilaient, les belles voitures, les Chevrolet.

On les attendait derrière la fenêtre. Ils nous faisaient des grands signes, nous lançaient du chewing-gum et du chocolat.

Sur les murs y avait écrit US GO HOME. Et puis y avait le bowling, j'en avais jamais vu avant.

Et y avait les week-ends, et les balades en barque sur la Touvre.

Arrivée seule avec ma fille, à Arcueil en 1966, j'ai trouvé un travail à Paris.

Il fallait prendre un autre virage, on m'avait dit.

Quitter le village, élever mon enfant et gagner mon argent.

Pendant les vacances, j'emmenais ma fille dans les Charentes.

À Arcueil, c'était les dimanches à Orly, pour voir les avions.

La campagne, les odeurs, ici, sous les arbres, je les retrouve parfois. Ça me ramène dans les Charentes.

Faire de la bicyclette sur les routes de campagne ! Manger des pêches dans les vignes ! Et les « cagouilles », ces escargots petits, fins, délicieux, que l'on accompagne d'un plat de « monjettes », des haricots secs, de l'ail, de la tomate et de la mie de pain, bien préparés. Vous connaissez ?

NOTRE RÉGION

La Charente

TOURISTIQUE ET ECONOMIQUE



Javorka N.

Partir, c'était l'aventure. Voyager c'était la mode.

Je suis née dans un petit village à 74 km de Belgrade.

Mon père m'a fait bêcher la terre, durement, pour que je comprenne la vie des paysans, et que j'aie plutôt apprendre un métier, en ville.

Je suis devenue coiffeuse à Belgrade, je coiffais des vedettes. Je m'y suis mariée.

En 1966, en Yougoslavie, partir, c'était l'aventure. Voyager c'était la mode.

En 1972, mon premier appartement, à Arcueil, près de l'église, dans une vieille maison, rue Montmort. Et 6 ans plus tard, un HLM, au Chap'.

Mon mari gagnait bien sa vie, il avait un beau métier, tapissier. Mais il est tombé malade.

Il avait voulu que je reste à la maison, garder les enfants. Je n'avais pas de carte de travail, il a fallu me battre, pour la carte provisoire, pour faire des ménages dans une crèche.

Le jour où on m'embauche, il s'éteint. J'entre dans la fonction publique, 15 ans plus tard, je me naturalise.

33 ans de loyaux services à la crèche, la directrice, elle était formidable !

Le loyer au Chap' n'était pas cher, la paie pas grande, mais on avait un toit. Personne qui regarde la pomme de terre dans l'assiette. Les filles, elles partaient en colonies de vacances.

J'adore Arcueil, la solidarité, l'entraide. J'ai jamais eu peur, je peux rentrer seule, à minuit, jamais peur.

La Serbie ? Envie d'y aller, pour les vacances.

Ce que je serais devenue, si j'étais restée là-bas ? Je ne trouve pas de réponse. Peut-être une grande coiffeuse, j'étais douée !

Ce que j'aime à Belgrade ? Les plages et le Danube. Les premiers temps quand je suis retournée, je me sentais comme une touriste.

Mon petit-fils m'appelle baba, pas mamie, ni grand-mère.

À Arcueil j'ai mes copines, mes voisines, on s'entraide. Je me sens 100% arcueillaise du Chap'.

Habiter dans un pavillon ? Ça va pas ! Je veux pas me retrouver enfermée comme les poules.



Rose C.

New York - Paris - Bagneux - Gentilly

Je suis née à New- York.

Mes parents, des immigrés italiens, étaient venus aux Etats-Unis pour le travail. Ils sont partis pour la France quand j'avais 4 ans.

Adulte j'y suis retournée souvent, visiter les oncles, les cousins restés là-bas.

Paris !

J'ai passé ma jeunesse dans le XI^e arrondissement. Une vie de quartier, entre la rue de la Roquette, l'avenue Ledru-Rollin, et Voltaire.

Employée aux écritures à la Préfecture de Police, j'aimais me balader sur l'île de la Cité. Je ne fréquentais pas les bals, mais j'allais au Musée.

C'est comme ça que j'ai rencontré mon mari, au Louvre.

Nous étions locataires d'un pavillon dans le XX^e arrondissement, la campagne à l'intérieur de Paris.

Les propriétaires, ils n'étaient pas très riches, ils avaient profité de la loi Loucheur pour acheter.

Avec eux nous partagions la maison divisée en deux. Devenus plus aisés, ils ont décidé de récupérer toute la maison.

Je me suis retrouvée dans un HLM, seule avec mes trois enfants, à Bagneux. Un logement mal chauffé, les fenêtres donnaient sur la ligne de chemin de fer.

Un matin, un voisin m'a proposé de m'emmener en voiture au travail, un hasard. Au carrefour de la Vache Noire, pour rejoindre la Porte d'Orléans, la circulation était bouchée. Alors on a bifurqué par Gentilly.

Gentilly !

J'avais jamais entendu parler de cette ville. Et là, en descendant, j'ai vu un panneau de projet immobilier. Acheter à Paris, je n'avais pas les moyens, ici ça devenait possible. Je me suis accrochée à cette idée. Je me suis battue pour obtenir les crédits.

Aujourd'hui, je ne regrette pas. J'ai un bel appartement avec une jolie vue sur les petits pavillons de banlieue.



Marie-Gina A.

Mon prénom,
mes deux origines...
Moi j'ai été trimballée !



Marie - Gina :
mon prénom, mes deux origines.
Ma grand-mère polonaise, Mariane.
Et mon père Kabyle, qui souhaitait
m'appeler Zina. Pour l'état civil français,
ça a été Gina.

Moi, j'ai été trimballée.

Née dans les Ardennes, puis confiée aux
sœurs de St Vincent de Paul à Picpus.
Une partie de la guerre à Paimpol, quand
les bombardements ont commencé à
St-Nazaire, rapatriement à Paris.

Je me souviens, sur le quai, les enfants
arrivent de partout.

Je suis petite, je suis seule.
Ils nous ont trié, juste donné un mé-
daillon avec la Saint Vierge. Avec nous,
il y avait aussi les petits juifs.

À Denfert, l'assistance publique,
je reste 15 jours et nouveau transfert.

Je ne sais pas très bien où je suis,
je mange ma soupe quand j'entends :
« Je te connais, tu t'appelles Marie ».
Je lève les yeux, quelqu'un me connaît,
et je la connais ! C'est une des sœurs.
Elle m'a reconnu. Elle m'emmène rejoindre
les autres... les retrouvailles, la joie !

Mais nouveau départ, nouveau tranfert,
pour Saulieu dans une famille, dans un
petit village, Aligny-en-Morvan.
**Je comprends que je ne reverrai
pas mon père.**

Tous les jours, je marche 2 km en chaus-
settes pour aller à l'école. Les sabots me
mettent les chevilles en sang. Je travaille
à la baratte, battre le beurre pendant des
heures ! Je reçois un sucre et le plus petit
morceau de pain possible pour le goûter,
mais je coûte encore trop cher.

À 13 ans et demi je suis embauchée
dans une ferme.

Je travaille comme un homme.
Je bêche les pieds de betterave, charge
les meules de foin, lave le linge sur une
planche. Pas de jours de repos, avec la
volaille à plumer, le jardin à biner, les
vaches à sortir.

À mes 21 ans, mon père me recherche.
Il a désormais son affaire, un bistrot-
routier, à Châtillon-sous-Bagneux.

Quand elle apprend qu'il veut venir me
retrouver, ma patronne me dit qu'elle ne
veut pas de bicot chez elle.
Alors moi je dis : « Pas de bicot ? Très
bien ! Alors pas de bicot du tout ! »

**Je prends mes bagages,
j'enfourche mon vélo et
je m'enfuis.**

À la première grande route, je rencontre
un couple de garagistes en partance
pour une livraison, ils m'emmèneront
jusqu'à Châtillon. Ça m'a sauvée !

Je ne me serais jamais émancipée chez
les fermiers, je serais resté une bête de
somme.

Ensuite je deviens OS chez Parizot, à
Gentilly, nous fabriquons des landaus.

Je fais les 3x8. J'ai un vrai travail.

Au bistrot, je rencontre mon mari qui
habite Arcueil, et me voilà, ici.

POLONESE

MAZUREK ORZECHOWY

GATEAU aux NOIX



INGREDIENTS

- 250 de noix pelées hachées
 - 5 oeufs
 - 150 g de beurre
 - 200 de sucre
 - 1/2 cuillère d'essence de Vanille
 - 1 barre de chocolat
 - 4 cuillères de Crème fraîche
- Batta les jaunes d'oeufs avec le beurre et le sucre, ajouter l'essence, les noix et les blancs d'oeufs battus. Bien mélanger.
 - Enduire le moule à gâteau de beurre.
 - Verser la pâte
 - Mettre au four préchauffé à 35° une fois cuit, ajouter le gâteau avec le chocolat fondu et la crème fraîche laisser refroidir.
 - Décorer avec les amandes et les bonbons



Georgette F.

La ferme du château de la Reine Blanche de Castille.

Ca fait 53 ans que j'habite le Chaperon Vert, côté Gentilly.

Arrivée presque la première, mon immeuble, il était pas terminé, y avait que deux étages.

J'arrivais de la ferme du château de la Reine Blanche de Castille.

Le château, il a été démoli depuis.

J'ai toujours habité Gentilly, je suis une vraie gentiléenne.

Mes grands-parents, qui m'ont élevé, habitaient ici, à la ferme du château de la Reine Blanche de Castille.

Mon grand-père, il travaillait à la tannerie « Simon ».



Je me souviens du grand incendie de la tannerie, un feu historique.

Le Chap', c'était que des champs et des maraîchers.

Mon bâtiment a été construit sur une fosse à purin, alors imaginez les odeurs, l'été.

J'ai gardé cet article de journal paru dans la Voix Nouvelle de Gentilly où l'on me voit en train de confectionner une chaise.

J'étais cannière, je tissais des chaises à mon domicile. C'est ma tante qui m'a transmis ce métier. Une femme qui travaillait beaucoup et bien et dont je suis fière d'avoir reçu l'éducation.

Claudine F.

les tabliers de ma mère

Les tabliers de ma mère, ils ont habillé les hanches et le corsage de ma mère du matin jusqu'à la nuit. Assortis à sa tenue vestimentaire, ma mère mettait toute sa coquetterie dans sa tenue extérieure de parfaite femme d'intérieur.

Ils étaient variés, se mariant souvent avec la couleur de ses yeux bleus-gris. Il y en avait pour la semaine, pour le week-end. Il y en avait des simples, d'autres avec des poches, certains avec bavette. Ils étaient en coton ou en synthétique, mais tous très propres et bien nets ! C'étaient des cercles, des méandres, des zigzags rayés. C'était fleuri : c'était des fuchsias, des dahlias. C'était fruité : des cédrats.

C'était la vie, c'était sa vie qui continue sur d'autres hanches, dans d'autres foyers.

Gentilly

IL FAIT BON VIVRE AU CHAPERON VERT

*Un métier au féminin :
le cannage*



Sylvie K.

*Le Liban, mes souvenirs
c'est les bombes.*

*Je suis arrivée en 1982. Née au Liban,
20 ans que je suis pas repartie.*

J'ai fui la guerre avec ma famille.

*Mes parents, d'origine arménienne, eux,
avaient fui la Turquie.*

***Le Liban, mes souvenirs c'est les
bombes, la cave des voisins dans
laquelle nous nous réfugions. Les voisins
arabes étaient partis à la campagne.
Notre maison trop dangereuse, trop
exposée, alors nous allions dormir chez
eux. Le couvre-feu, minuit, la queue
pour le pain.***

*En France, les premiers temps, c'est dur.
Y a plus les voisins chez qui on peut
frapper pour boire le thé, le café. Il faut
prendre rendez-vous, téléphoner, mais je
me suis habituée. **Mes enfants ont
grandi ici, se sont mariés ici.**
Je suis fier d'eux, ils ont bien réussi.
Et mon appartement au Chaperon Vert,
il est beau.*

Vida S.

J'étais petite fille lorsque j'ai passé la frontière, à pied.

*Mon prénom, ça veut dire « la Vie »
en espagnol, je suis espagnole d'origine.*

*J'habite « la Tour infernale » au Chaperon
Vert côté Arcueil. Enfin, c'est moi qui
l'appelle comme ça. C'est l'extension de
l'autre côté de la voie rapide.*

J'habite à Arcueil depuis plus de 40 ans.

***J'arrivais de Paris à l'époque, mais
mes origines sont ailleurs.***

*Je suis une espagnole arrivée en France
en 1939, chassée d'Espagne par Franco
et ses généraux.*

***J'étais petite fille lorsque j'ai
passé la frontière, à pied, avec ma
famille, dans les Pyrénées.***

*C'était en février, hommes et femmes ont
été séparés. Les hommes ont été
envoyés dans des camps. Les femmes et
les enfants, transportés dans des ca-
mions sur des routes escarpées.*

***Il fallait s'accrocher,
ne pas tomber.***

*Ensuite dans des trains blindés en
partance pour Bordeaux. Pas le droit d'en
sortir, tout juste ouvrir les fenêtres.*

*Je me souviens très bien de la générosité
des bordelais à notre arrivée en gare.*

Ils arrivaient chargés de marmites,
*de casseroles avec de la nourriture. Nous
avons passé une partie de la guerre aux
Sables d'Olonnes, dans un bâtiment des
colonies de vacances.*

*Les paysans sont allés chercher des
espagnols volontaires dans les camps
pour travailler la terre. **C'est comme
ça que nous avons retrouvé mon
père,** dans l'Eure-et-Loir. Nous avons
passé plusieurs années là-bas, à la
campagne, où l'instituteur m'a appris le
français. Puis Paris, pour travailler chez
un tailleur...
Puis Arcueil.*

Zina T.

Une époque où les femmes ne décident pas.

Arrivée à Gentilly, en 1980, directement de Kabylie.

En 1963, mon mari est parti, travailler en France. Le pays cherchait de la main d'oeuvre. Mon fils avait 6 mois, il ne verra pas son père pendant 7 ans. Mon père voulait que je divorce. Mon mari l'a supplié.

18 ans avait passé depuis mon mariage. Je vivais toujours chez mes parents et mon mari était en France.

Mon fils aîné avait grandi. Un jour, il me dit : « Maintenant, tu pars rejoindre mon père, sinon je pars, moi »

Mon père et mon mari sont d'accord. Une époque où les femmes ne décident pas.

Le fils est malade, les piqûres, les médecins, sans savoir.

Pas obtenu de passeport pour lui, un abandon douloureux.

Ma mère, son cri quand je franchis le seuil de la porte, un hurlement de bête.

Dans le train pour Alger, on regarde mes larmes, moi je laisse mon enfant derrière.

On essaie qu'il nous rejoigne pour être soigné : il est refoulé à Orly.

25 septembre 1980.

Je me souviens le premier jour : je descends l'avion, le brouillard, les gens qui courent, ils ne vous regardent pas.

Un petit studio de l'avenue Raspail, mon mari travaille la nuit. Le matin à 6h, il rentre fatigué, mon fils cadet et moi lui laissons la place.

Dans l'immeuble, les voisins se parlent peu, sauf une dame qui promène son chien.

Ecrire et parler le français, mon seul bagage.

Alors je me suis vite adaptée, pas besoin de courir à droite et à gauche pour qu'on me lise le courrier. J'ai toujours aimé lire.

Aujourd'hui, je ne souhaite plus partir. 30 ans que je vis ici, j'ai mes attaches. La nostalgie du pays, c'est normal, mais vivre ailleurs non.

La France, c'est ma terre d'accueil.





D'une génération à l'autre

Avec la 6ème solidaire du collège
Dulcie September d'Arcueil, et les
enfants du centre de loisirs du
Coteau à Cachan.

Récolte par les enfants de témoi-
gnages et de photos dans leurs
familles.

Atelier d'écriture autour des récits,
réalisé au 1er semestre 2012

Adam A.

Mon père, il est né en 54, en Algérie, il est parti en 59, d'Algérie.

Partir c'est comme fuir la guerre. C'était la guerre d'Algérie, contre... je ne sais pas qui.

Partir c'est comme partir dans un autre univers. Il allait retrouver son père à Paris. Quand il est arrivé, il était trop petit.

Partir c'est comme perdre ses amis, c'est être courageux. Mon père, la solidarité, le courage, l'amour, la gentillesse, la fierté, le courage contre la peur.

Partir c'est comme abandonner son entourage. Il a emporté une toile que sa mère avait tissé, cette couverture en laine.

S'en aller c'est partir dans un autre monde. Il a vécu dans un hôtel, puis est devenu propriétaire 14 ans après.

Quitter son pays c'est la tristesse.

Quitter son pays c'est changer de vie, mais ne jamais baisser les bras.

Mon père, il se sent d'ici, mais il pense souvent à là-bas. Moi, j'ai mes parents, mes cousins, mes amis.

Moi, je me sens d'ici, je suis né ici, mais je me sens ... un petit peu de là-bas.

Zoé G.

Sur la photo, il y a le village d'enfance de mon arrière-grand-père, des maisons et une rue pavée.

Le papa de Mamie Christiane, pour moi, c'est un inconnu. C'était mon arrière-grand-père, mais on n'avait pas le même nom de famille. J'ai les souvenirs de ma grand-mère vis-à-vis de son père. Elle en garde du respect et, je crois, de l'admiration.

Il habitait à Thénézay dans les Deux-Sèvres, en pleine campagne. Il est allé à l'école jusqu'au certificat d'études.

Pendant la première guerre mondiale, il vivait avec sa mère et sa sœur.

Vers 1925, il est parti de Thénézay pour Tours où il a fait son apprentissage. Après s'être marié, il est parti à Paris pour trouver du travail.

Les premières années ont été difficiles : il a laissé sa mère, il fallait se loger. C'était un choix. Quitter son village c'était l'espoir de rencontrer son avenir en route.

Il a eu quatre filles et un fils : Mamie Christiane, Mimi, Colette, Lili et Tonton Bernard.

Tenace, déterminé, il avait confiance, il faisait les choses jusqu'au bout. Il paraît qu'il disait qu'il fallait faire bien tout ce que l'on entreprend.

Comme il habitait à Paris à la fin de sa vie, mais que les logements y étaient chers, mes parents se sont installés ici il y a 25 ans. Et moi, je me sens d'ici à 100%.



Andréane J.

Sur la photo, on peut voir le drapeau du Portugal. Et un coussin, portugais.

Un coussin de mon tonton, le mari de la sœur de ma mère. Mon tonton est né en France. Mais quand il s'est marié avec la sœur de ma mère, les alliances étaient posées sur un coussin portugais. Et chez mon tonton, il y a des drapeaux du Portugal. Il a la double nationalité.

Le père de mon tonton est parti de Tomar au Portugal en 68. A l'époque c'était le régime fasciste du président Salazar. C'était une nécessité, pour lui, de fuir ce régime politique, autoritaire et répressif.

Pour partir il y a eu plusieurs étapes : la frontière entre le Portugal et l'Espagne, puis celle de l'Espagne et de la France. Ensuite le périple pour arriver dans les Yvelines. La complication a été un an après pour emmener sa famille sans papiers, la traversée des frontières par des passeurs.

S'il avait été sans enfants, il ne serait jamais parti, il aurait dû résister au régime. Mais l'important était de donner une vie meilleure aux enfants, et le niveau de vie en France était plus confortable.

Il a vécu dans des caravanes les quatre premières années. Ce qui a été difficile c'était la langue et les esprits critiques, les mauvaises langues.

Ses quatre enfants ont tous réussi, trois sont en France et un au Portugal. Lui est retraité au Portugal depuis dix-sept ans.

De son père, mon tonton a appris des chansons, et des coutumes qui font partie de sa vie.

Il est autocariste, il a créé sa propre société, Il vit comme tout le monde et est heureux d'avoir connu ma tante, ma taty.

Mais moi je savais déjà tout ça. Il m'avait déjà tout dit.

Hugo P.

De l'Italie, la Sardaigne, la plage, le bateau, la Méditerranée, il est parti à l'aventure. Mon grand-père maternel a quitté Santantioco en 1958. Il a traversé la mer, il n'a peut-être rien emporté. Il est parti pour trouver du travail. Il était inquiet pour être logé, pour travailler, pour manger, inquiet mais il était fier. Il avait peur de ne pas trouver de travail, d'oublier les siens, son pays, ses habitudes, ses coutumes.

Partir, se sentir étranger ailleurs, changer de vie, de mode de vie.

Ça a été difficile à l'arrivée, ils avaient des chambres à plusieurs, il s'est débrouillé tout seul.

Il s'est marié, il a eu deux enfants et il est reparti là-bas. Mon grand-père était inquiet, mais il était fier, et de son histoire j'ai appris qu'il ne faut pas avoir peur, et comme valeur, j'ai appris, avec lui, la fierté.



Eva D.

Cet homme vaillant, fort, puissant ! C'est mon grand-père. On voit qu'il a des yeux luisants... de rage. Sur la photo, Il y a un sourire qui exprime cette joie de s'en être sorti, quand même. Il y a un homme qui a fait la guerre, à 13 ans. Il y a cet homme qui a perdu un poumon, mais il sourit toujours.

Waclaw Domaradzki !

Il est né à Tomazow, mon grand-père adoré, en Pologne, pas très loin de Varsovie. Il a fait la guerre à 13 ans ! Alors qu'il était écolier ! J'ai appris qu'il est resté prisonnier pendant toute la guerre, capturé par les Allemands. J'ai appris qu'il était avec son petit frère mais qu'il l'a perdu des yeux et qu'il ne l'a jamais revu. J'ai appris qu'il a travaillé dans des mines de charbon en Belgique, qu'il a rejoint la France en s'engageant dans la Légion Etrangère, encore la guerre ! J'ai appris qu'après il a été mineur de fond, dans les mines d'uranium, en Auvergne. J'ai appris qu'il n'a plus revu ses parents, plus jamais.

Ce qui m'a touché, et aussi attristé, et terrifié, c'est le courage qu'il a éprouvé, la force aussi. Je ne sais même pas comment il a pu faire pour tenir. Perdre sa famille, ses amis, sa religion, son toit, perdre une moitié de sa vie. Quitter son pays plein de peur et de crainte, de peur de ne pas revenir, se dire que la guerre est finie, mais qu'elle a tout dévasté.

Ici, personne pour le connaître, même pas pour l'aimer. C'est beaucoup plus tard qu'il a rencontré ma grand-mère. En France, refaire sa vie le coeur déchiré, faire quatre enfants.

De cette histoire, j'ai appris qu'en étant fort on peut réaliser ce qui nous paraît irréalisable. Ce qui me reste de l'histoire, c'est une photo, papy, un sourire.

Mon père est né en France, ma mère est née à Arcueil, mon frère est né à Arcueil. Mes parents habitent chacun à Arcueil, ils se sont aussi séparés à Arcueil, Le sens de mon identité, c'est ici. Ce qui me reste de l'histoire, c'est mon sang, la Pologne.

Ibrahima B.

Ce que je sais de ma grand-mère paternelle, Marly, c'est qu'elle est née à Pita en Guinée. C'est une grand-mère amusante, gentille, une bonne cuisinière.

Elle est venue en France pour avoir une vie paisible. Elle a emporté ses habits, ses affaires, ce collier, elle est devenue citoyenne. Je sais qu'elle a vécu à Paris. Je crois qu'elle a voyagé, elle s'est mariée, elle a eu beaucoup d'enfants.

Ce que j'ai appris de son histoire, c'est que sa vie d'avant, c'était dur. Lorsque mon grand-père meurt, elle change de vie. Quitter son pays c'est changer de vie, perdre tout ce qu'on a, s'envoler dans une autre dimension.

Son histoire c'est mon héritage. Ce qui me reste c'est de l'amour, des souvenirs, de la compassion, de la fierté.

Je me sens de là-bas, de ce pays magnifique, Pita, en Guinée.

Mais, moi, ici, à Arcueil, moi j'ai ma famille.



Maugan G.

Sur la photo, on peut voir un triskel représentant la Bretagne. Il est sur une sacoche de paille créée par un jeune guilviniste. Il y a un triskel, et seulement ça, sur une sacoche de paille, mais pour moi cette sacoche est un véritable trésor.

Mamgoz, ma grand-mère, se souvient lorsque son père, mon pépé, lui racontait son histoire. Il avait gardé des photos et racontait les histoires de quand il était dans la marine, des légendes bretonnes. Elle se souvient du récit de sa rencontre avec mémé, sa femme jusqu'à ce qu'il ferme les yeux pour la dernière fois.

Ce qui me reste de ces histoires ? Mon pépé est né en Bretagne à Landerneau dans le Finistère. Il vivait avec sa mère jusqu'à 25 ans. Son éducation était stricte, avec le respect dû aux adultes, avec les valeurs de la vie. La famille comptait beaucoup, ils devaient rester soudés. Mon pépé est parti de Bretagne durant la seconde guerre mondiale afin d'entrer dans la résistance dans la région parisienne. Il voulait s'engager.

C'était un choix. Il a parfois eu des regrets, de la nostalgie d'avoir quitté la Bretagne, il avait laissé sa mère, mais aucun regret pour la résistance.

J'ai retenu bien des choses, mais la guerre, ça j'ai retenu, que la guerre lui a tout fait quitter : patrie, famille, mais qu'il est revenu après et sa mère, il l'a serrée dans ses grands bras.

À Paris, il était hébergé dans des camps de résistants, c'est là qu'il a rencontré sa femme, une résistante. Après la guerre, ils ont vécu longtemps à l'hôtel à Antony. Ça a été difficile : pas de logement, le travail de nuit dans une imprimerie, il a eu la tuberculose. Ils ont eu huit enfants, finalement une vie fort sympathique. Courage, persévérance. L'amour est plus fort que tout, même la guerre, même la misère n'ont pu le casser pas même le féler.

Moi, la Bretagne fait partie de moi, à commencer par mon prénom. Mais c'est à peu près tout car je suis né à Clamart et je n'ai jamais quitté Arcueil.

Lorsque je croise une personne qui me demande d'où je suis, je réponds sans hésiter que je suis breton. L'amour de la Bretagne, la solidarité et surtout aider les plus faibles, aider les moins doués, et défendre quelque chose quand on l'aime.

Marie D.

Sur une photo, on voit mon père au premier plan, quand il était en classe de CP. Sur l'autre, ce sont des médailles que mon arrière grand-père a gagné à la guerre 1914-1918. C'est la grand-mère de mon père qui lui a donné.

Mon père, il vient de Bretagne, de Brest. Il est allé à Bordeaux, un an, pour les études. Et puis il est venu à Paris, pour trouver du travail. Et il est fier car il a trouvé, un emploi intéressant. À Cachan, ici, l'installation s'est bien passée, même si parfois il dit : « métro, boulot, dodo, c'est trop ! ».

Ses racines sont en Bretagne, mais sa vie est ici.



Lucas G.

Sur la photo, il y a un chandelier pour mettre les bougies de Hanoucca.

Hanoucca est une fête juive qui fête les enfants. Lors de cette fête, on offre des petits cadeaux aux enfants chaque jour, il y a neuf jours.

On offre aussi des toupies, car c'est ce que les Juifs de l'époque leur offrirent, lors de la première fête de Hanoucca.

Moi, Arcueil, c'est ma ville natale, c'est mon identité, je le dis et je le pense. C'est là que j'ai toujours vécu, et pour moi c'est MA ville, pas une simple résidence.

Ma grand-mère, elle est née en Algérie, près d'Oran. Elle se souvient, quand elle était petite, son cheval Colure, tué par des braconniers, son pigeon domestiqué, noyé par sa sœur, qui était jalouse.

Elle aimait bien sa vie à la ferme, le désert, l'Algérie, les bougies de Hanoucca, le sable, la plage, la mer, la maison.

Avant la guerre, elle avait une vie normale, elle vivait chez sa belle-mère, elle s'occupait de ses enfants, elle ne travaillait pas.

En 62, l'indépendance, elle a dû partir à cause de la guerre, elle avait peur de mourir tuée, les juifs étaient tués, elle m'a dit, à cette époque. Elle est partie d'Oran en bateau. Elle n'a pas pris beaucoup de choses, deux valises, le strict nécessaire, et ses enfants d'abord. Elle est arrivée à Marseille, destination Paris.

L'arrivée a été difficile à vivre car le climat n'était pas le même, ni les mentalités, et le bitume, les buildings de la ville.

Ce qui a été difficile aussi c'est que les Français n'acceptaient pas les Pieds-Noirs.

Elle avait de la nostalgie, sa maison lui manquait, mais elle s'est vite adaptée à sa nouvelle vie. Elle était émerveillée de voir Paris et a directement pris un appartement là-bas. Elle a commencé à travailler. Elle travaillait beaucoup. Elle est devenue connue dans son quartier pour sa sympathie. Elle est contente d'être venue à Paris, elle a eu plus de liberté. Elle a fini par aller à Montrouge, elle y vit encore.

Ce qui est important pour elle à transmettre, c'est que la famille reste unie, qu'elle reste toujours unie.

Là-bas, moi, je n'y suis jamais allé. Ce qui fait partie de moi dans cette histoire, c'est la connaissance de celle-ci.



Solène C.

Sampigny-les-Maranges, en Bourgogne, c'est le petit village de 150 habitants de ma maman et de mon papy. Il a été le maire de son village. À l'époque on ne parlait pas d'Internet, de téléphones portables. Tout le monde se connaissait. Les mamans et les mamies s'occupaient des enfants.

Pas de cantine, pas de centres de loisirs mais un petit bus de ramassage scolaire. Les maîtres et les maîtresses avaient plusieurs classes en même temps. Entre copains, les enfants faisaient du vélo, jouaient, couraient librement. Ce qui était important : la politesse, le respect des personnes et des objets, la valeur de l'argent, du travail, de l'engagement, de l'amitié.

Marie-Pierre, ma maman, a reçu une éducation un peu stricte, où le sport, la musique, étaient considérés comme à éviter pour ne pas perturber et prendre du temps sur les études. Elle est partie très jeune, 14 ans, avec la crainte de vivre seule toute la semaine. Elle est partie pour les études, de plus en plus loin, puis pour trouver du travail.

Rennes puis Toulon et enfin Cachan, pour rejoindre mon papa.

Il a fallu à chaque fois s'adapter aux changements de vie. Elle a gardé de sa région des livres, des photos, des recettes de cuisine, des objets traditionnels, qu'elle garde précieusement pour moi, plus tard.

D'ailleurs on peut voir sur la photo une bouteille de vin faite par mon grand-père, à Sampigny- les- Maranges, le village où il habite, car il était vigneron. Il y a aussi un tablier de la Saint-Vincent Tournante des Maranges qui est une fête du vin, et un verre que mon grand-père a fait graver du nom du même village où il était Maire, et aussi un tastevin qui sert à goûter le vin en petite quantité.

Aujourd'hui à Cachan, pour elle, la grande différence c'est le rythme de vie entre travail et transports, mais tout est à proximité, commerces, écoles, lieux de culture, tout ce qu'offre Paris. Tout en étant bien ici, elle se sent encore bourguignonne.

Pour moi c'est les deux. La Bourgogne, j'aime bien, pour moi, c'est les vignes, les raisins, le vin, les câlins, papy, les paysages, les champs, le bœuf bourguignon. Mais le village, c'est un peu petit.

Emma D.

Ma grand-mère maternelle, elle vient d'ailleurs, elle vient de Nice. Nice, la plage, enfant, la vie, sa petite sœur, son père, sa mère.

Elle habitait dans une petite maison, calme, à l'abri des arbres. Elle a eu une bonne éducation. Quand elle était au lycée, chaque midi, la plage. Ça fait rêver, non ?

Elle a vécu à Nice jusqu'à l'âge de 21 ans, sous la responsabilité de ses parents. Puis monter à Paris, l'espoir, la liberté, elle est partie de Nice pour travailler. C'était un choix et c'était une nécessité. Elle a laissé ses parents, elle a emporté des photos. Ici, aujourd'hui, elle se sent bien dans ses deux régions.

1991



Grand Vin

de Bourgogne



MARANGES 1^{er} CRU
"CLOS DES ROIS"
APPELLATION CONTROLÉE

Mis en bouteille à la Propriété par
Henri LAVIROTTE

Viticulteur à 71150 Sampigny-les-Maranges, Tél. 03.85.91.14.21

PRODUCE OF FRANCE



Emma L.

Jacques Legris, c'était mon grand-père, le père de mon père, il habitait la Somme. En 54, à cause du service militaire, il est allé faire la guerre d'Algérie. Obligation, nécessité ? Partir, il l'a vécu avec la crainte. La crainte, la peur quand on parle de la guerre. Car dans la guerre on se bat, on peut mourir, il pouvait mourir donc. À la guerre, on a tous peur. Mon père se souvient que mon grand-père a vécu toute sa vie avec la crainte. Il est parti, il n'a rien emmené... sauf de la tristesse, car il a dû quitter sa femme et ses enfants.

Avant la guerre, il était professeur. Là-bas aussi il a été professeur, il a été courageux. Quand il est rentré de la guerre d'Algérie, il a dû quitter les amis qu'il s'était faits là-bas, il a retrouvé sa femme et ses enfants. Une carapace de tortue, ce qu'il a rapporté dans sa valise.

Il a construit une maison qui est devenue sa propre maison, ma grand-mère y habite encore et depuis plus de vingt ans.

Deux ans avant ma naissance, il est décédé d'une maladie.

C'est beaucoup de tristesse pour moi, il me manque un peu. Je suis contente car on ne me parle pas trop souvent de lui.

Lucas L.

La politique, la guerre, la clandestinité, la résistance espagnole, réfugié, le train. Mon arrière-grand-père maternel, ça fait comme un cours d'histoire.

Mes arrières grands-parents sont venus d'Espagne après la guerre d'Espagne en 48. Ils sont partis de la province de Valencia, à cause de la dictature et parce que mon arrière-grand-père était un homme politique recherché.

Les opposants étaient attrapés puis torturés et parfois tués. Ils ont fait plusieurs tentatives de passage, à pied par les Pyrénées, clandestinement.

Mais ça a échoué. Ils ont tout misé en passant par le train, ils ont réussi à passer en abandonnant tous leurs amis.

Leur seul objet : une paire d'assiettes décoratives. Tout, ils ont tout laissé, toute la famille. Ils étaient déracinés. Ils sont arrivés à Perpignan, ils sont partis à Lyon pour retrouver des camarades réfugiés. Ensuite mon arrière-grand-père a trouvé du travail et la famille s'est établie à Lyon. Il a travaillé et il est mort et voilà.

Il avait beaucoup de nostalgie et de regrets, il n'a pas réussi à apprendre le français.

Il était courageux, droit, solidaire et fier de tout. Ses valeurs, la loyauté, l'amour et la fraternité. Il était bien avec les deux cultures, il se sentait d'ici et d'ailleurs. Son histoire, ça fait comme un cours d'histoire, ça m'a intéressé.

En souvenir, à la maison, cette armoire qui a voyagé car je crois qu'elle vient d'Espagne.



Phanémie E.

Sur la photo, il y a six petits garçons dont l'un est mon père, et les cinq autres sont ses frères, ils sont dehors. On peut voir qu'ils sont devant une cabane qui est la cuisine.

S'en aller de son pays, c'est partir très très loin, comme un voyage sans fin, comme oublier les gens qui sont là-bas, ses amis, sa famille, et arriver sur une terre inconnue, où on ne connaît personne, plein de questions dans la tête.

Lazare Eloundou Assomo, c'est mon père, il est né en 69, le 3 juillet, à Yaoundé au Cameroun. Lui se souvient bien de sa mère, et qu'il était le plus petit de sa famille, par la taille. Il m'a dit aussi qu'il avait été très malade et qu'un marabout l'avait soigné. Dans son village, tout le monde était la famille, sans différences. Le respect des aînés était une chose fondamentale. Ils avaient beaucoup d'espace et la vie était principalement à l'extérieur.

L'école, réussir à l'école, était considéré comme la seule voie pouvant aider sa famille à s'en sortir.

En 86, il obtient une bourse pour venir étudier en France. Il n'y avait pas d'école d'architecture au Cameroun.

Content mais triste, il est parti, il a laissé tous ses souvenirs d'enfance, ses amis, ses frères et sœurs.

Il a voulu emporter de la terre de devant sa maison, il l'a mélangée à de l'eau et il l'a bue pour être toujours lié à sa terre natale.

Son arrivée, ça a été difficile, il fallait s'adapter aux nouvelles habitudes du pays : la cuisine, l'accent, et surtout le froid, la solitude. Après avoir fini ses études d'architecture, il a eu ma grande sœur, puis quatre ans plus tard il est parti en Afrique du Sud, pendant un an, pour un contrat ou quelque chose du genre.

Il est fier d'avoir découvert une autre culture, ce qui lui a permis de réaliser que la sienne était tout aussi importante.

Il a beaucoup de nostalgie, et parfois des regrets de ne pas avoir pu travailler pour son pays.

C'est bizarre, j'ai appris plein de choses, mais ça me touche pas particulièrement. Je porte le même nom de famille, je suis d'ici et de là-bas, mais, sauf ces photos, je n'ai pas de lien entre ma vie ici et la vie là-bas.

Yannis D.

J'ai envie de parler de mon père qui vient d'Algérie pour qu'il soit content. Il m'a dit qu'il était arrivé en France quand il était jeune, c'était la fin de l'été.

En Algérie, il faisait trop chaud. Il avait envie de venir en Ile-de-France. Il est venu en avion. Il se sent bien ici même si il dit que l'appartement est trop petit. De souvenir d'Algérie, on mange du couscous. C'est lui qui le prépare. Mon père, quand il y a la famille, il se sent bien. La famille, ça lui manque de son pays l'Algérie.



Rosa M.

Ce pull représente ma mère, car c'est un pull tricoté par ma mamie du côté maternel. Ce pull est peut-être le dernier qu'elle m'aura tricoté. Et c'est une des seules traces que j'ai de ma mamie. En tout cas grâce à elle, je n'ai jamais froid.

Ces gâteaux représentent mon père. Ce sont des gâteaux cuisinés par ma mamie du côté paternel. Ce sont des gâteaux arabes et espagnols car ma mémé est née en Algérie, mais ses deux parents étaient espagnols. Et moi, grâce à elle, je me régale en France.

Ma maman, elle a passé toute son enfance, son adolescence en Mayenne. Après elle est partie à Londres pour ses études. Quand elle est revenue en France, elle s'est installée à Paris. Elle a commencé à travailler pour la télévision. Quand mon petit frère est né, l'appartement était trop petit, et on est parti à Cachan. La Mayenne, ça ne lui manque pas trop parce que nous y allons souvent. À moi, elle m'a transmis le goût pour le fromage !

Mathilde L.

On m'a dit que je suis née à Auxerre en Bourgogne. Mais comme c'était la campagne, nous sommes partis voir la famille à Joigny dans le Var près de Cogolin. J'avais trois ans et demi.

En 2005, nous sommes venus à Cachan pour le travail de mes parents.

Je me souviens que ma maman et moi, nous étions toutes les deux dans la voiture sans mon père à notre arrivée à Cachan.

Au début l'installation, ici, c'était un peu bizarre. Ça changeait de là-bas, de la campagne et puis on avait quitté la famille.

À Cachan, on parle pas beaucoup de cette époque, mais quand on prend la route des vacances vers Joigny alors on en reparle.

Moi je me sens très bien ici, notre logement, il est trop cool.

Bryan L.

Ma mère, elle a quitté Haïti, avec mon parrain, pour venir ici.

Ses joies : ma naissance, son mariage, l'église.

Ses tristesses : avoir quitté Haïti, avoir quitté sa famille, sa mère, Aquin, sa ville.

Ses peurs : ses trois enfants, la famille, les logements, et l'avion.

L'avion, et quitter la plage, le soleil, les champs, les villages, les palmiers, pour trouver ici...

Yannis B.

Tours, c'est une très belle ville et c'est la ville de mon père. Il est parti de Tours pour venir en Île-de-France, c'était la fin du printemps. Et là, quand il faisait une balade à Montreuil, il a rencontré ma mère. Ils se sont mariés et ils sont restés vivre ici. De Tours, mon père a gardé un vase en cristal blanc.



Aurélien C.

Ma mère est née au Marin en Martinique. Son père était pêcheur. À l'époque en Martinique c'était dur. Elle est partie parce qu'elle voulait venir en France, pour travailler. Elle avait de l'espoir mais aussi de la nostalgie car elle a laissé sa famille.

Quitter sa famille, au bout de 10 ans, c'était dur. Un peu de joie et de tristesse, des sourires pour cacher la faiblesse, de l'espoir, de la tristesse et de la peur. Quitter sa ville, quitter son île, c'est comme quitter son lit très tôt le matin, très tôt... par exemple... à 5h00 du matin.

Elle a vécu petit à petit. Elle a fait preuve de sagesse. Il y avait des moments tristes et des moments joyeux. Elle a eu des enfants, elle en est fière. Elle s'est remariée.

Quand elle parle de la Martinique, elle dit « c'est joli, la mer, le soleil ».

Et quand, parfois, elle entend une chanson, elle revoit le filet de pêcheur de son père.

Fabien P.

Je suis Fabien et j'ai choisi ma mère. Ma mère est née en 1962 à Paris, son père s'appelle André et sa mère Germaine.

Elle a habité dans le XIIIème arrondissement de Paris et elle est venue à Arcueil en 1986. Elle est partie pour vivre avec mon père, pour se marier.

Elle a peur des araignées.

Elle est joyeuse quand j'ai une bonne note, quand elle part en vacances.

Elle est triste quand quelqu'un meurt.

Elle était joyeuse quand elle s'est mise avec mon père.

Elle m'a raconté comment on travaillait, avant, au collège. Avant, l'école était plus stricte et les élèves plus sages.

Partir c'est sans doute un peu triste, mais si on ne va pas loin ça ne fait pas grand-chose.

La sagesse comme valeur, et le lien familial, c'est ça que je retiens de cette histoire.

Léonie L.

Papi Célio, il est gentil, joyeux, et amusant.

Il nous raconte la vie là-bas, le Congo, les coutumes, le mode de vie de nos ancêtres. C'était bien là-bas !

En 82, il a quitté le Congo, pour faire des études, pour trouver du travail, il est venu en France.

De Kinshasa via Bruxelles, puis le train jusqu'à Paris. Toute la durée du voyage, ça a été difficile.

Je sais que ça a été difficile pour lui de partir du pays. Il est parti avec l'espoir, avec la crainte, et la faiblesse, et la tristesse aussi. Il a quitté sa nature, sa culture, l'amour de ses parents. Il a des nostalgies.

Il a ramené des tableaux, des photos, et des cassettes vidéo, et de la nourriture et la culture de là-bas.

Je la sens sa tristesse, et ça me fait pitié, par moments.

La vie qu'on a trouvée ici ? On a appris la culture occidentale, un changement par rapport à la nôtre.

Pour lui, Papi Célio, ce qui est important, c'est le partage, le vivre ensemble et notre culture. Et moi, je vis, ici, avec mes parents, avec mes grands-parents.

Hamed-Alex B.

La Côte d'Ivoire, pays natal de tous les membres de ma famille.

L'aloko, un plat à base de bananes plantain qui se font griller avec de l'huile de palme et qui se dégustent généralement avec des épices comme du piment. C'est le plat préféré de ma mère ! Elle aime surtout le déguster avec des avocats beurrés accompagnés avec quelques œufs.

En questionnant ma mère, j'ai appris des choses que je ne connaissais pas, mes origines, ma naissance.

En fait, moi, ma naissance a lieu la même année que le départ de ma mère pour la France. Elle y est venue en avion, avec son passeport, son visa, le voyage a été très long. Bien sûr, elle était triste à l'idée de quitter la Côte d'Ivoire, je pense qu'elle était triste surtout à l'idée d'abandonner des membres de sa famille.

La Côte d'Ivoire, le soleil, les palmiers, la famille, les amis, elle aimait beaucoup son pays, elle s'y sentait bien.

Je sais qu'elle était contente de rejoindre mon père. Pour elle, c'était important de vivre avec son mari sous le même toit. Elle était contente aussi de voir ce beau pays, la France, avec sa tour Eiffel, son musée du Louvre et plein d'autres monuments, elle aime se promener. Elle était impressionnée par la belle urbanisation et les installations.

Lorsqu'elle est arrivée en France, elle a eu très froid et puis au fil des jours, elle s'est habituée, et ça allait.

Elle a eu encore des enfants, et un travail, avec un meilleur revenu qu'avant, ça allait, c'était bien. Je suis fier de son choix. Si elle ne l'avait pas fait, ma vie aurait été très différente. Je n'aurai pas vécu auprès de mon père, ni sûrement vu mon frère et ma sœur. Les conditions de vie auraient été très différentes et ça aurait changé mon identité.

Judith B.

Mon arrière-grand-père venait de Belgique. Pour épouser mon arrière-grand-mère, il a traversé la frontière et est arrivé dans la région Nord.

Il était très gourmand, il aimait les gaufres. Ma grand-mère a gardé de lui une machine à gaufres.

Et depuis, chaque Noël, elle nous fait des gaufres à la vanille.

Marine P.

On peut voir sur la photo que, dans notre famille, les hommes adorent le foot, surtout quand c'est le Portugal qui joue. Viva Portugal ! On peut voir que ma famille aime regarder le foot et crier Viva Portugal !

En 1960, mon arrière-grand-père a quitté l'Algarve, au Portugal. À l'époque, le Portugal était pauvre, c'était la crise. Le parcours ? Portugal, Espagne, et Paris. Il est venu en France pour travailler, c'était une nécessité. Il a quitté sa famille, ses repères, il ne parlait pas français. Il n'a ramené qu'une valise et des photos de sa famille. Il a eu du courage. Il avait beaucoup d'espoir, de la nostalgie, oui, mais pas de regrets.

Il a ramené sa famille plus tard.

Il est arrivé dans un bidonville avec d'autres personnes qu'il ne connaissait pas. Les débuts n'étaient pas très faciles. Il travaillait à l'usine. Il avait un mini-mum, mais il espérait plus pour ses enfants. En France, il a pu prendre soin de sa famille. Ma famille, c'est la meilleure des familles.

Ce qui me reste du Portugal est écrit au fond de mon cœur, c'est le Portugal au fond de moi, et la famille. Ce qui fait partie de moi c'est le Portugal et la famille. Je me sens d'ici car c'est là où je suis née, où j'ai grandi, et j'aime ces deux pays.

Émilia D.

Ma mère a vécu à Lublin en Pologne. Puis elle est partie à la capitale, Varsovie, pour travailler. Elle est arrivée en 2000 en Île-de-France. Elle a suivi mon père pour se marier, elle avait de la crainte, et aussi de l'espoir. Elle est fière d'avoir réussi sa vie. Parfois son pays lui manque, car elle a laissé sa famille et ses amis.

Il y a le tableau, à la maison, un tableau de la campagne polonaise avec une colline. Elle m'a montré la photo d'un rouet qui appartenait à sa grand-mère. À moi, elle m'a transmis sa langue natale. Elle m'a donné le goût de la soupe polonaise et des bons plats qu'elle prépare pour les fêtes.







Des traces d'hier et d'ailleurs

Via internet ou par les réseaux sociaux, collecte de témoignages effectuée auprès des habitants d'Arcueil à l'automne 2011.

Orley et Yenny C.

C'est en regardant « les feux de l'amour » que j'ai fait des progrès en français !

Mon mari arrive en France en 1998, de Colombie.

*Licencié par son entreprise colombienne d'élevage de poulets, **il part pour offrir un meilleur avenir aux siens.***

Long voyage en avion jusqu'à Budapest, le visa est plus facile à obtenir pour la Hongrie, puis le train vers la Suisse et l'Italie.

Ses indemnités de licenciement payent le voyage et permettent de subsister les premiers temps. Il trouve du travail, dans le bâtiment.

Je le rejoins, avec notre fils, deux ans plus tard.

Je parle pas français non plus, mais je m'occupe de toutes les démarches, pour le logement, l'école.

On emprunte des CD à la bibliothèque pour apprendre le français.

Je suis allée voir parfois 3 fois le même film au cinéma pour comprendre.

C'est en regardant « les feux de l'amour » que j'ai fait des progrès !

J'ai beaucoup pleuré au début. C'était difficile, mais je suis ici par amour.

En Colombie, on avait une belle maison et une bonne situation, à la chambre de commerce dans ma ville, Cali.

Ici, je fais le ménage chez les autres...

On veut bien s'intégrer. On peut raconter notre vie avec fierté !

Depuis, la famille s'est agrandie, on a une petite fille.

Les deux enfants parlent français et espagnol, et ça c'est une richesse même si ce n'est pas de l'argent !

On va rester en France, au moins jusqu'à ce que les enfants aient une bonne situation.

J'ai un bac+3, je veux que mon fils ait un bac+5 !

Mon fils, lui, il dit : « j'aime la Colombie pour les vacances, mais un mois ça suffit ! ».

Il n'a pas d'amis là-bas...

Devenus étrangers en Colombie, on se sent aussi étrangers en France.

*Je parle bien le français maintenant, **mais je n'arrive pas à me disputer ou à m'énerver en français !!!***



Vera D. S.

Des poupées russes et un prénom.

Au Portugal, la tradition voulait que ce soit la marraine qui décide du prénom de l'enfant à naître.

La mienne est d'origine brésilienne et a toujours été attirée par la Russie. Une vraie passion qui lui a fait apprendre le russe et voyager dans ce pays dès qu'elle le pouvait.

Quelques semaines avant ma naissance, elle revint voir ma mère avec ces poupées russes, et un prénom : Vera.

Je les ai gardées précieusement, et ce pays, à travers cet objet, me fait aujourd'hui beaucoup rêver.

Magali M.

Mes chemises de Papy.

Mon grand-père, quand il était encore un homme actif, qui travaillait la terre et s'occupait de ses bêtes, il m'a autorisée à lui piquer...

deux chemises de travail déjà bien usées, sans comprendre l'intérêt que je leur portais.

Ces chemises, dans lesquelles je l'ai vu travailler, jusqu'à ce qu'elles ne soient plus portables.

Ces chemises, dans lesquelles je rentre, alors que mon grand-père faisait 20 cm de moins que moi.

Mes chemises de Papy.



Colette T.

*2 poires de mon enfance
et 1 morceau de brique.*

Une poire en céramique faite de deux morceaux pas tout à fait de la même couleur et qui s'ajustent de guingois...

Elles étaient deux poires, dans mon enfance, posées sur la cheminée de ma grand-mère.

Elles étaient toujours deux, face à face, sur la cheminée chez mes parents.

Quatre-vingts ans plus tard, deux demi-poires s'accordent et trônent sur ma tablette de radiateur.

C'est une poire pleine de souvenirs d'enfance qui font une ronde folle, parmi lesquels l'odeur de l'eau de Cologne ambrée du Mont St-Michel, le « sent bon » de ma mère et de ma grand-mère.

Un morceau de brique érigé en sculpture. Un morceau de brique de la grande barre de la Vache noire, déconstruite en 2009. En quel endroit de la barre, cet éclat de brique a-t-il séjourné pendant quarante cinq ans ? Quel séjour, quelle cuisine, quelle chambre ?

Yvette R.

Mes souvenirs du patois machinois.

Arrivée à Arcueil en 1960.

Une enfance dans la Nièvre, à La Machine, une ville construite autour de la mine à charbon, dans le bassin de Decazeville.

Je me souviens du patois machinois,

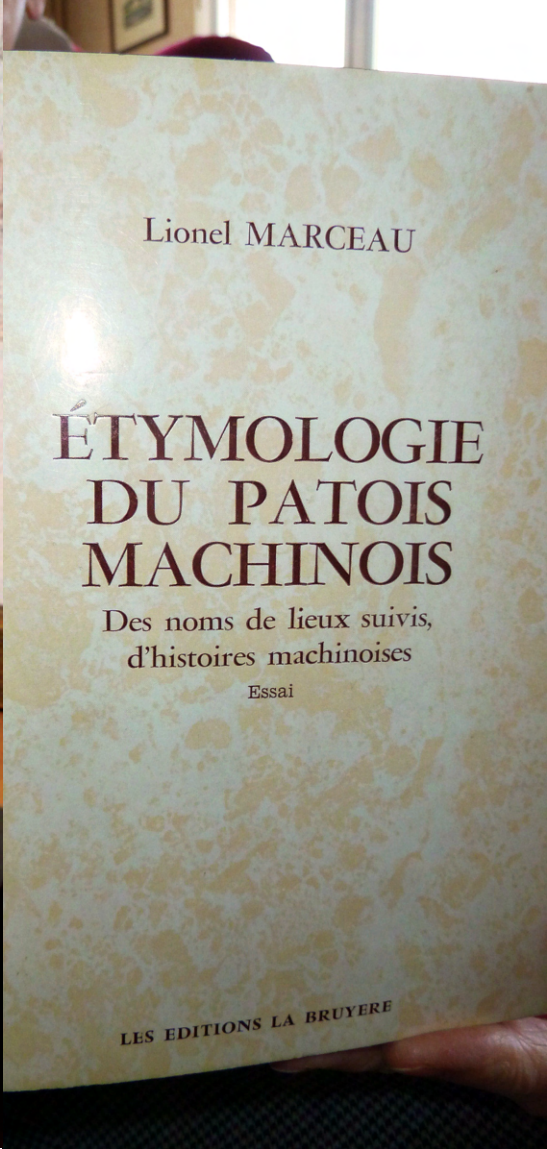
un langage qui se mélangeait avec les langues des travailleurs immigrés qui oeuvraient à la mine.

Je m'en souviens mal, mais ça devait être un drôle de mélange toutes ces langues.

J'ai passé 10 ans à La Machine. Mon père y faisait un petit commerce de chaussons et de sabots pour arrondir les fins de mois.

J'ai habité ensuite Paris pour le travail, puis Maisons-Alfort où j'y ai laissé beaucoup d'amis.

À Arcueil, j'ai beaucoup déménagé. D'abord aux Irlandais puis au Chaperon Vert, puis à Raspail, et à la Vache noire et maintenant, je suis à Zola.



Lionel MARCEAU

ÉTYMOLOGIE DU PATOIS MACHINOIS

Des noms de lieux suivis,
d'histoires machinoises

Essai

LES EDITIONS LA BRUYERE

Roger O.

J'ai laissé là-bas des gens que j'aime bien.

Emilie S.

Cette photo sous cadre a été rapportée d'Algérie, Azazga.

Elle a été offerte par sa famille pour lui rappeler ses origines.

Accrochée au-dessus de notre lit pour ne pas l'oublier, jour après jour.

Christophe N.

C'est un condensé de liberté, c'est un voyage à lui seul, au-delà de la connotation de son aspect.

C'est pour moi une terre de chaque appartement.

Désormais sur Arcueil, c'est la fleur d'un souvenir déjà loin, mais toujours vivant, d'une conscience de sa vie dans celle des autres.

C'est une invitation sans cesse à un renouveau.

Fatma M.

Les bijoux en souvenir de mon pays, la Tunisie.







Des témoins pour l'Histoire

10 témoins choisis de manière subjective pour évoquer l'ensemble de la population locale et les différentes phases d'arrivées sur le territoire.

Témoignages vidéos visibles grâce aux flashcodes accompagnants leur récit. (pages 36 à 38 et 78 à 92)

Avec votre smartphone, depuis l'application gratuite «flashcode», scannez les idéogrammes comme celui-ci. Ou par ordinateur sur www.youtube.com/audeladuperiph



Gisèle C.-G.

*Franc-comtoise d'origine...
J'y suis très attachée.*

*Je suis franc-comtoise d'origine, bien sûr
j'y suis très attachée !*

Comtois rends-toi Nenni ma foi !

*J'ai été élevée dans cet esprit-là !
J'y suis allée toutes les vacances pour les
moissons, enfant. Je fais partie de l'asso-
ciation « les franc-comtois de Paris et
d'Île-de-France ». En fait je connais
seulement mon village, Dole, j'y suis
allée 2 fois.*

Mon grand-père était instituteur,
 *fils de gendarme qui avait épousé une
 paysanne reine de beauté au village.*

Papa était « le parisien » qui avait fait
 *des études, une réussite honorable.
 Il a eu la première voiture du village !*

Maman était fille d'un menuisier,
 *un contremaître qui s'était fait construire
 une petite maison à Antony grâce à
 la loi Loucheur.*

C'était sa marraine de guerre !

*Papa était devenu ingénieur des arts et
 métiers, on déménageait suivant le
 travail. Châlon, Maubeuge, Paris, puis il
 est venu travailler à Montrouge. On était
 locataire alors dans le 17e.*

**1934 : mon père achète une
 parcelle à un lotisseur, à Arcueil,
 4 numéros, du 45 au 51. Le terrain ?
 Du remblai du fort de Montrouge. Il fait
 construire une petite cabane sur dalle en
 ciment, sans fondations. On venait le
 dimanche. C'était des dimanches aérés.
 On arrachait des poireaux, ramenait de
 l'oseille. On avait un point d'eau.
 La banlieue, c'était le dimanche.**

*Je me souviens enfant le Fort de
 Montrouge, les vaches sur la N20, et
 l'Arpajonnais. On passait l'octroi à
 la Porte d'Orléans, on devait dire
 combien on avait d'essence.*

*Après guerre, mon père perd son travail.
 Il crée son entreprise et fait construire un
 atelier pour le commerce, la fabrication.
 Plus tard, il le réhausse pour doubler la
 surface.*

*Moi je suis née en 1921. J'ai eu mon
 bac philo. Un poste d'institutrice à
 Clamart. J'avais la classe enfantine,
 j'ai épousé l'instituteur de la
 classe à côté.*

**Je me suis mariée dans la cabane,
 en 42.** *On était pauvres alors, manger,
 se chauffer, se vêtir, une vie rétrécie.*

**On ramassait même la nourriture
 tombée par terre pour la manger !**

*On a obtenu un poste double, dans
 l'Oise. On s'occupait de pauvres gosses,
 enfants de prostituées, de prisonniers.
 Puis à la cité de la demi-lune, 40 ans à
 Châtenay. Finalement, je suis revenue
 ici, les circonstances...*

**Ici, c'est pas vraiment une ville
 pour moi. C'est pas à taille
 humaine.**

*Le parc de mon enfance, cabanon,
 jardin, c'était champêtre. Une ville, c'est
 Lons-le-saunier, une périphérie limitée,
 et autour la campagne.
 Du coup, je dis : « j'habite à Arcueil,
 c'est proche de Paris »*





Augusto M. de F.

Des spécialités franco-portugaises.



Mon père, venu en 68, venu avec mon oncle.

Au Portugal, y avait des gens qui les faisaient venir, contre de l'argent.

Contre 2 mois de salaire, ils venaient les chercher, ils passaient par l'Espagne puis en France.

Le voyage, 7-8 jours, des fois ils restaient 1 jour quelque part.

Ils sont venus à pied, puis cachés dans les fermes.

Dénoncé par quelqu'un dans les Pyrénées, ils ont été ramenés au Portugal.

Ma mère est tombée malade. Du coup mon père est resté un peu là-bas puis est reparti et a payé à nouveau.

Il arrivait dans cette usine qui coupait

le bois pour le train dans les Pyrénées.

C'était difficile, il avait les mains ruinées. Y avait les baraques, un cuisinier qui faisait à manger pour tout le monde.

Le pain qui était jeté, ils allaient le rechercher.

En 71, quand je suis né, mon père est retourné au Portugal, à cause de nous, les enfants.

A Champigny, l'oncle habitait dans les baraques, avec beaucoup de portugais. **C'était connu, les bidonvilles, Champigny, le Val de Marne, les premiers arrivent...** Toutes les maisons, c'est portugais, là.

Moi au Portugal, j'ai fini l'école à 16 ans. **Mon oncle m'a fait venir.**

Travaillé avec lui 7 ans dans le BTP. Quand on travaillait dans les chantiers, **on était tous portugais. On parlait mal le français.**

Depuis que j'ai le café, j'arrive à l'écrire, pas trop mais je me débrouille.

Avec ma soeur, on a tout investi ici, **j'avais ce petit bar dans la tête.** Maintenant j'ai le restaurant, je suis propriétaire. **J'ai une belle vie maintenant.**

Il faut travailler comme dans tous les pays. On travaille avec les gens du quartier, des bureaux et la communauté portugaise. **On fait des spécialités franco-portugaises.**

L'église portugaise ramène 2-3000 personnes par ici tous les week-ends. Avec la communauté, le samedi-dimanche, ça marche bien.

L'Europe ? Je sais pas, moi je me sens franco-portugais. Ma femme ? Portugaise elle aussi, elle est présidente du groupe folklorique, à Cachan.

On transmet notre culture.



Restaurant
Lieutades

Gilbert D.

Le dos en compote...



Ma famille est originaire d'un petit village dans le Perche, un père ouvrier agricole, une mère nourrice.

Je faisais 9km aller-retour pour aller à l'école, par tous les temps.

Après le certificat d'études, le maître d'école allait voir les parents, si on voulait apprendre un métier. J'ai fait un CAP menuisier en centre d'apprentissage, interne à Mamers dans la Sarthe.

Un directeur est venu me chercher dans mon village, pour travailler sur Paris à 17 ans, une grande entreprise.

Premier travail, poser du parquet, à la cité des 4000 à La Courneuve.

On était payé à la tâche, 70 centimes du m², logé dans des baraquements. Sale, décourageant, je suis pas resté.

Une fabrique de meubles à Anthony, service militaire à la Martinique, au retour l'entreprise avait fermé, disparu.

Grâce à une connaissance, j'ai trouvé une place dans une imprimerie à Montrouge, j'étais arpette typo, mais dernier rentré, premier sorti.

J'habitais Arcueil. Après je me suis retrouvé chez Victor Michel, un des principaux maîtres imprimeurs, **une des boîtes les plus dures et les moins bien payées de la place de Paris, plus de 200 personnes, avec Paris 300.**

Je me retrouvais devant une grosse machine, embauché comme receveur. A la sortie des plieuses, les cahiers arrivaient sur le tapis roulant, il fallait les récupérer, les taquer. On les prenait par 50. Fallait faire vite, les feuilles tombaient, ça débordait, on se faisait engueuler.

J'en ai vu pleurer des types qui démissionnaient.

Le gars qui était au papier, les bobines, 1 tonne et demi. L'alimentation en bidon d'essence, 20 litres, le coloriste qui remplissait les encriers, 40kg, tout à manipuler à la main. On respirait les vapeurs d'essence, des encres, des produits toxiques. Le bruit infernal, les rotatives faisaient 100 dB.

Aujourd'hui, j'ai le dos en compote et des prothèses auditives.

Ça tombe dessus au bout de quelques années. Travail en 3x8, changements toutes les semaines d'horaires, une demi-heure pour le casse-croûte.

Le travail de nuit, ça démolissait les bonhommes. **Pour la famille, si c'était à refaire : jamais !** Il faut que la femme supporte les conditions. Vous voyez pas les enfants grandir. Ça agissait sur le moral, le caractère, la façon de vivre.

Heureusement y avait entre travailleurs une force de solidarité, une grande amitié, un respect mutuel.

On se remontait le moral, on se soutenait.

Moi, j'étais au comité d'hygiène et de sécurité. Tout le monde était pas syndiqué, mais quand un conflit naissait, 99% cessaient le travail et suivaient.

C'est ce qui faisait la force pour obtenir des choses.



Sylvie L. et Mohammed G.

Un bout de terrain... Une petite maison ... Un F3.



ELLE :

Mon grand-père louait un jardin ouvrier à côté de la fonderie Susse et travaillait sur les chantiers BTP pour la mairie de Paris.

Il a acheté une parcelle, un petit bout de terrain qu'il a construit lui-même. Notre grand escalier avait été récupéré sur un chantier.

Construit par la famille, deux étages, un grenier, deux petits appartements avec toilettes sur les paliers. **On a rajouté la douche dans les années 80.**

On habitait en famille, sœur, tante... Au fond de la parcelle, une petite maison construite pour les cousins qui habitaient et cohabitaient avec la mère. Tous les cousins au jardin avant le retour du travail des parents, la balançoire, le trapèze, la belle vie.

LUI :

Mes grands-parents sont arrivés d'Algérie fin des années 40 début 50. Ils habitaient le 14e.

Moi, je suis arrivé à 4 ans, mon père m'a confié à mes grands-parents.

Eux aussi ont construit une petite maison à Arcueil. En 87, elle a explosé à cause du gaz et la famille s'est retrouvée dans des HLM, aux Irlandais et au Cherche-feuille.

On était grand, il était temps de prendre notre envol.

Quand j'étais enfant, mon grand-père disait tout le temps « faut arroser le jardin ».

J'avais horreur de ça, aujourd'hui je rêve de ça.

À la naissance de notre fils, Gebraïl, nous avons obtenu un 3 pièces au Chaperon Vert. Il a beaucoup de copains dans le quartier.

*Avec le réaménagement, on a demandé en priorité à rester au chap', rester dans le secteur pour qu'il change pas d'école. **La famille est à côté, ici tout le monde se dit bonjour.***

J'ai toujours été algérien, ça m'a pas toujours servi. Faut être soi-même, pas essayer d'être quelqu'un d'autre.

J'ai toujours la carte de séjour, la première c'était les années Giscard. Quand Le Pen est passé au 2e tour, il a été question d'être français.

Mes parents sont fiers de la nationalité algérienne. Tous ces gens du départ gardent une fierté d'être ce qu'ils sont.

*Gébraïl se sent par moment français, par moment algérien, il a hâte de prendre des cours d'arabe à l'école. **Nous, nous avons envie qu'il se sente lui-même.***



Nhât P. V.

Partir pour revenir ?

Y avait pas cette option là.

Je suis né au Laos, mais avec un passeport vietnamien. Parti par la Thaïlande puis la France. C'était le début de la dictature. Nous sommes partis une semaine après la chute de Saïgon, le 30 avril 1975.

Une décision brusque, on est parti à 13h, nos parents nous l'ont appris à midi ! Ils n'ont jamais dit que c'était définitif mais on l'a ressenti.

On n'était pas partis pour revenir. Y avait pas cette option-là.

*A 13 ans et demi, avec mes parents, mon frère, 6 ans, et deux soeurs 15 et 7 ans, la plus grande sœur est restée, elle était mariée. Ils avaient préparé le départ tout juste avant. **On a emmené ce qui nous tombait sous la main**, l'album de photos, une casserole, tout et n'importe quoi. Mon père a fait en sorte qu'on passe, sans doute avec un gros bakchich. Le Mékong en pirogue, le train pour Bangkok.*

Souvenirs déchirants : ma sœur nous a amené jusqu'au départ du train, on ne savait pas si on allait la revoir.

C'était presque un drame ! Après ?.. l'aventure.

***Quand je suis arrivé, c'était plus l'aventure.**J'étais un peu perdu.*

L'appart' était vide à Massy, le salon vide, six tabourets et une table de cuisine. On était très touchés par la voisine en dessous... Elle nous a apporté des rideaux. Pour nous, c'était énorme, matériel et humain.

*Mon père avait une pharmacie en plein cœur de la capitale au Laos. Ici, il a trouvé un poste d'infirmier puis travaillé dans une maison de retraite, au-delà des 65 ans, **pour payer nos études.** Ma mère a gardé des enfants à domicile.*

Les français partis en 54, les soldats communistes étaient déjà dans la ville. Il n'y a pas eu de guerre civile mais la crainte que le Laos ne bascule. Mon histoire n'est pas étrangère à l'histoire de la France.

On n'a pas appris notre histoire, je la connais par morceaux.

Nos parents ont eu peur des séances « d'autocritiques ». Des procès publics qui se terminent toujours mal, qui visent les intellectuels. Il y a eu des antécédents dans la famille, le grand-père maternel a certainement subi ça : mascarade de procès, frappé, condamné et mis en prison.

***Ils n'en parlaient pas, on essayait d'enfourner tout ça.** On aspirait à la paix, peur d'être étiqueté. Ils disaient juste, pas envie de cet environnement où les enfants dénoncent les parents, où chacun dénonce chacun.*

***On était tous tournés vers l'avenir.** Les parents ne montraient jamais leurs difficultés.*

*Mes souvenirs d'enfance sont remontés beaucoup plus tard, à la mort de mon père en 2004. **Retourné pour la première fois au Laos, en 2005.** Remontée des souvenirs « pourquoi on est en France ? » avec mes deux enfants et ma femme, française.*

***Mes enfants m'ont vu pleurer.** J'ai ressenti le sacrifice des parents pour l'avenir des enfants. Ils m'ont transmis ça.*





H O F N V X
B G L Y O K
A F D Z E
M C T H
N X V

Malcom M. D.

Combien de générations il faut pour être « normal » ?



Je quitte Australie pour 3-4 ans, Londres première étape puis Paris à priori 1-2 semaines.

Tombé amoureux des bonnes choses à manger, à boire. Des femmes très chic à tout âge.

A l'école je détestais l'histoire, ici on vit l'histoire. Assis devant Notre-Dame, j'ai senti quelque chose de l'Histoire. L'Australie a 200 ans !

Rencontre une charmante jeune fille du Marais, **tombé amoureux, maintenant c'est mon épouse**, ça fait 32 ans, Lisa.

Mariés en Australie, j'ai demandé la double nationalité. A Sydney, c'est facile de l'avoir, j'ai fait une liste des papiers. On m'a dit : « vous ne faites rien, on vous appelle dans 6 mois ». Ils ont appelé 6 mois après et c'était ok.

Fin de contrat, le père de Lisa malade,

compliqué les papiers pour elle, on rentre en France.

Acheté un appartement dans le 15e, resté 16 ans.

Recherche une maison avec un petit bout de jardin, je voulais ça. Quitter Paris pour chercher pavillon. Moi j'avais du jardin à Sydney et à Londres. Lisa, elle avait jamais eu, alors pas si important pour elle.

Moi, je voulais. 6 mois à chercher ... Arcueil rue Pierre Ronsard. On a visité jeudi, vendredi. Mardi, on a signé.

On est tombé amoureux d'une toute petite maison, mais 200 m² de jardin avec un coin barbecue, sport national en Australie. Et proche de Paris, la maison, et même un eucalyptus, souvenirs de ces immenses forêts.

Différent Paris et banlieue. Paris tout le monde marche vite.

Ici moins, en sortant du RER les gens marchent normalement. A Paris Lapin Duracell, **ici je vois des arbres.**

Dans le 15e, j'habitais à un carrefour, pas un arbre en vue, c'est important pour moi les arbres.

Ici, je déteste les hivers. Quand on va au travail, c'est nuit, on rentre c'est nuit. Je me sens encore étranger, l'accent.

Je suis autodidacte en français, j'ai commencé à lire très vite. **Je suis au comité de lecture de la bibliothèque**, je fais fiches de lectures et cinéma et théâtre.

À la fois étranger et chez moi, dans les deux pays, ici, je suis toujours l'australien, ça reste toujours.

Je sais pas combien de générations il faut pour être « normal ». Il y a très peu de gens qui sont « normaux » dans tous les pays.



Kinanda K.-M.

Pourquoi on t'emmène à l'école si c'est pour se taire ?



J'ai grandi en République démocratique du Congo, réfugiée politique en 90. C'était la dictature. Et mariée à 14 ans, les femmes qui n'avaient rien à dire. T'as pas la parole, c'est l'homme qui parle. La femme qui veut étudier n'a pas la parole.

Pourquoi on t'emmène à l'école si c'est pour se taire ?

Ca m'a valu la prison, confiscation des biens. Dans la clandestinité, il y a beaucoup de femmes. J'ai perdu des enfants plusieurs fois, fragilisée par la violence, par la maltraitance.

Reconnue réfugiée politique, à Paris 5 mois, c'est l'abbé Pierre qui m'a obtenu le logement à Arcueil par une association.

J'ai atterri dans un logement pas bien, un HLM à la Vache Noire, il y a 21 ans. Mais j'étais très bien car j'avais la paix, la sérénité.

Grande famille là-bas, au Congo, aller à l'étranger, c'était pas bien vu.

« Si tu travailles pas bien, c'est l'Europe, ou l'internat », comme menace, comme punition.

En arrivant j'ai trouvé ce qu'on m'avait dit mais j'avais choisi, alors j'ai accepté. J'étais contente d'avoir laissé violence, non-respect de la femme, prisons, persécutions.

La violence m'avait enlevé ma voix, j'avais plus ma voix. Ici je dialoguais avec mes enfants mais pas à l'extérieur, j'avais amené cette méfiance avec moi. Au début, l'assistance sociale comprenait pas l'Afrique, tout ça. ***Y a eu Carine, elle avait 19 ans,*** elle donnait des cours à mes enfants. À Noël, je voulais rester seule m'isoler, mais Carine est venue chercher les enfants pour qu'ils puissent le fêter. ***Et puis j'ai rencontré le groupe des femmes,*** une quinzaine de femmes, ça a duré, le groupe c'était l'oasis. En 2005 c'est là que j'ai eu le courage de chercher du travail.

Du Congo, j'ai rien emporté, que mes enfants, des bouts de mes ancêtres, des odeurs de cuisine. J'ai emporté mes chants, mes contes, mes danses, mes racines.

Le Swahili, c'était une langue de la souffrance, une langue de lamentation, une langue de deuil, de mauvaises nouvelles, ma langue à moi.

J'ai parlé à mes enfants en français seulement. Mes filles se sentent françaises à part entière, les français m'ont donné ici. Je leur dis maman elle est griotte, mais vous vous êtes françaises. On se taquine de nos faiblesses, les français sont comme ça, les africains sont comme ça.

Aujourd'hui, j'ai recommencé à chanter. Je conte pour les enfants, ici. J'ai envie de changer la situation des femmes là-bas, et leur parler de la France, de Carine, des quatre saisons, et des factures aussi, des bons côtés que j'emporte avec moi.



Sylwia K.

On peut planifier et Dieu rigole !



Arrivée le 24 septembre 2011.

Avant une première fois Erasmus à Dijon, un semestre en 2009-10,

Bourse gouvernement polonais.

Logement impossible à Paris, obtenu résidence étudiante, à Arcueil.

Fait les études en Pologne pour enseigner le Polonais aux étrangers.

Choisi la France parce que j'aime la littérature, j'aime la langue, la culture. Je viens d'une petite ville en Pologne, **là-bas le français n'existe pas.**

Les clichés d'avant : vin, fromage, bérêt, baguette. Image romantique par les films : petits cafés, rues du 19e siècle...

J'avais un peu peur des règles compliquées pour parler, écrire. Pour dissertation, résumé à l'université, règles très strictes.

Il y a des procédures, des règles, beaucoup, des listes de documents à produire, à préparer, beaucoup de choses administratives au début.

On doit prendre rendez-vous pour ouvrir un compte, besoin d'un RIB partout.

*Les gens qui travaillent sont très gentils. En Pologne les gens ne sont pas comme ça dans les magasins. Pas tout le temps authentique mais c'est sorte de respect, **ici, ils disent bonne journée...***

Depuis l'Union européenne, le polonais est devenu utile. J'ai un étudiant de 66 ans, sa femme est polonaise.

Aujourd'hui pas tant de différence entre la Pologne et la France, c'est l'Europe. A part la nourriture et la façon de manger, rythme des repas, la vie quotidienne est pareille.

Je ne me sens pas « une autre » je viens d'un autre pays mais pas « autre ».

Ici, jamais entendu le rejet, vécu comme un échange culturel.

Génération avant complexée, avec l'idée

que l'Est est pire que l'Ouest donc les gens timides, avec honte des origines. Maintenant ça a changé, pour nous pas de complexe vis-à-vis de l'Ouest.

*Arcueil c'est plus la gentillesse qu'à Paris. Différent, calme, pas de foule, **sauf le RER !***

C'est une vie normale. C'est pas une ville touristique, c'est une ville pour vivre et en même temps proche de Paris.

Paris, c'est parfois difficile de trouver des français, trop touristes, étrangers, pas à Arcueil.

Après je ne sais pas, ce qui se passera ici après, je sais pas. J'aime la vie dynamique, les expériences nouvelles, précieuses. C'est ma mère qui me demande toujours ce que je fais après. Elle a peur que je reste. J'essaie de pas y penser.

Il y a un dicton en polonais :

« on peut planifier et Dieu rigole ».



MERCI À :

tous les témoins qui ont partagé leurs souvenirs, leurs ressentis, tous ceux qui les ont interrogé, **Carine Delahaie** et **Patrick Mirville**, élus référents du projet, **Sylvain Mertens**, **Denise Priméon** et l'ensemble des services de la **ville d'Arcueil**, **Alexandre Dubois** et toute l'équipe de la **Maison des Solidarités**, **Odile** et **Agnès** de l'association **Rédige Assistance**, **Aurélie Deullin** et **Virginie Poirier** du **Collège Dulcie September** à Arcueil, **Béatrice Malvezin** et les animateurs du **centre de loisirs du Coteau** à Cachan, **Magali Matou** de l'antenne de quartier Chaperon Vert, **Hélène Valognes** et **Ghislaine Zédiri** qui ont coordonné la fête du Chaperon Vert avec les habitants.

Isabelle Ben Soussan et **Pascale Valenta** qui ont prêté leur voix pour mettre en valeur ces témoignages, **Joseph Muganga**, qui a filmé avec talent nos 10 témoins, **Ophélie Bard**, **Hubert Lieutier** et tous les bénévoles du TdN pour leur soutien indéfectible.

Et pour leur accueil de l'exposition en juin et septembre 2012 : **Dominique Moussard** et l'équipe de **L'Espace Jean Vilar**, **Catherine Leconte** et l'équipe d'**Anis Gras**, **le lieu de l'autre**, **Mohammed Ouadanne** et l'ensemble du **Réseau Mémoires-Histoires en Ile-de-France**.

La couverture a été réalisée par **Adrien Gaspard**, les photos du chapitre 1 par **Dominique Falcoz**, celles du chapitre 2 par **Sabrina Noiret** avec l'aide des participantes, les photos des chapitres 3 et 4 ont été prises par les participants eux-mêmes, celles des témoins sont extraites des courts-métrages réalisés par **Joseph Muganga**, pour le spectacle « **Ma banlieue, mon pari** ».



« Aujourd'hui, je ne regrette pas. J'ai un bel appartement avec une jolie vue sur les petits pavillons de banlieue. »

« Mon pays... je l'ai perdu, perdu... comme à la loterie. »

« Ici, c'est le contraire de cet « entre nous », toujours entre nous, d'avant. Ici, on ne se sent pas jugé. »

« Voilà ce qui reste de cette histoire, l'inquiétude... Nous on est partis sur le qui-vive. En alerte. Moi, j'ai jamais pu me fixer. J'ai mis 20 ans à me poser. »

« Mon père et ma mère disaient, on va retourner là-bas. À 80 et 87 ans, ils sont toujours là. Ils ont une sorte de nostalgie, moi aucune. Ma mère, elle a beau dire, elle ne retournera jamais. »

« C'est difficile de se sentir de quelque part. Dans la communauté italienne, on poussait à partir, on coupait les liens. Au bout de 50 ans, ils parlaient pas bien, mais y avait pas l'idée de retour. »

« Mes parents se sont installés ici il y a 25 ans. Et moi, je me sens d'ici à 100%. »

Ma banlieue d'origines

un ouvrage réalisé par le TdN, en partenariat avec :



Val de Bièvre
TERMINALITÉ & PÉRIODICITÉ



VAL de MARNE
Conseil général



Île de France



France



Fcscé



Caisse d'Épargne



éco musée
Le Val de Bièvre



LE MAISON
DES SOLIDARITÉS



MÉMOIRES
HISTOIRES
ILE-DE-FRANCE